

Historique du 2e régiment d'infanterie coloniale

I . Historique du 2e régiment d'infanterie coloniale. 19...

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

129
2282

129
2282

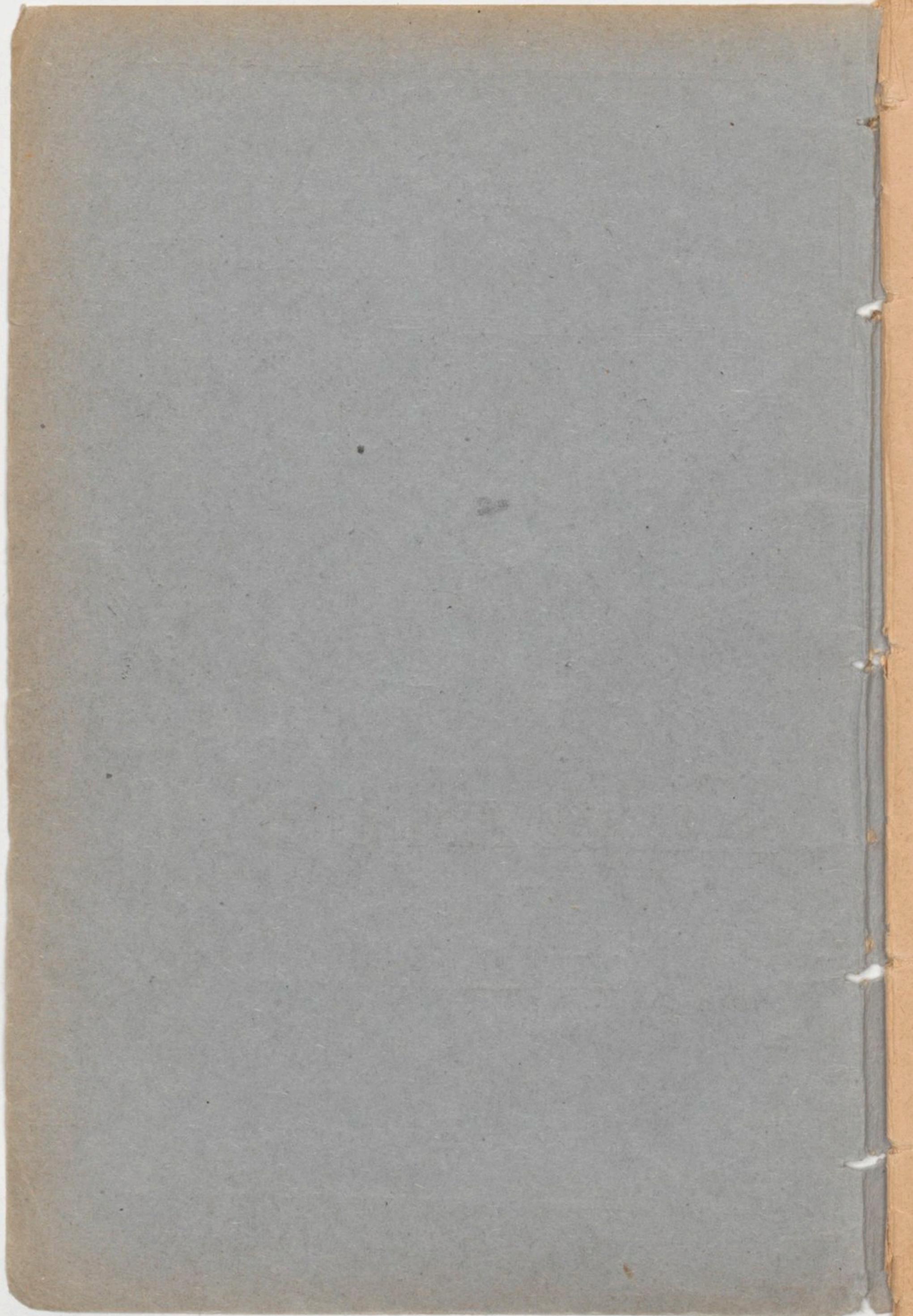


MINISTÈRE DE LA GUERRE
BIBLIOTHÈQUE
ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

Historique du 2^e R. I. C.



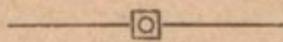
LIBRAIRIE CHAPELOT
PARIS



A. 2 g. 2282

Σ. 1384

CAMPAGNE 1914-1918



HISTORIQUE

DU

2^e RÉGIMENT
D'INFANTERIE
COLONIALE



LIBRAIRIE CHAPELOT
PARIS



MINISTERIO DEL INTERIOR
REPUBLICA DE COLOMBIA
HISTORIQUE

S. REGIMEN
D. DEPARTAMENTO
BOGOTÁ

LIBRERIA
CALLE



HISTORIQUE

DU

2^e Régiment d'Infanterie Coloniale



Toutes les forces organisées de la nation sont mises sur pied dès le 2 août 1914, pour arrêter l'envahisseur barbare qui se préparait à violer le sol de la France.

Le 2^e régiment d'infanterie coloniale est mobilisé à Brest, sous les ordres du colonel Gallois, à l'effectif de 3.326 hommes (pour la plupart Bretons d'origine) et 69 officiers.

Il quitte cette ville le 8 août 1914 et se rend en chemin de fer aux environs de Bar-le-Duc, où il arrive le 10 août.

Il se porte vers le nord, à Chauvency-le-Château, par étapes, et y arrive le 17, après avoir cantonné à Nubécourt, Soustrême-la-Petite, Dombasle-en-Argonne et à Liny-devant-Dun.

Le 18 août, près de Liny, à Thonne-les-Prés, le régiment prend les avant-postes.

Le 22 août, venant de Gérouville, il parvient à Rosignol.

LA BELGIQUE

Combat de Rossignol (22 Août 1914)

Le 1^{er} régiment, avant-garde, est engagé dans le bois de Neufchâteau. Le 2^e R. I. C. est immédiatement jeté dans la bataille.

A 7 h. 15, le commandant du régiment reçoit du chef d'état-major l'ordre de laisser deux compagnies en soutien de l'artillerie. Les 9^e et 10^e, commandées par les capitaines Kerhuel et Dehaye, sont désignées.

A 8 heures, il est ordonné aux 11^e compagnie (compagnie Paris de Bollardière) et 12^e compagnie (compagnie Dardenne), de se placer en soutien de l'artillerie à l'est et à l'ouest du village, face à la forêt de Neufchâteau.

Le contact est pris partout; les blessés refluant de l'avant vont au château de Rossignol.

A 9 heures, les 1^{er} et 2^e régiments coloniaux, moins la 9^e compagnie du 2^e, sont complètement engagés. Il n'existe plus de réserve. Les 11^e et 12^e compagnies restent les deux seules compagnies de repli. Elles font preuve d'une ténacité et d'une endurance remarquables, empêchant durant 6 heures, par un feu continu, l'ennemi de déboucher de la forêt de Neufchâteau.

A 9 h. 30, l'encercllement de la 1^{re} brigade et de l'A. D. 3 est complet. Les mitrailleuses allemandes font rage de tous côtés.

L'ennemi se montrant très actif à l'ouest du village, où se trouve le 1^{er} groupe de l'A. D. 3, le commandant du 2^e colonial lance la 9^e compagnie dans cette direction. Vers 14 heures, l'ennemi dessine un mouvement offensif de la forêt de Rossignol. Les compagnies du 3^e bataillon ne cèdent le terrain que pied à pied et

occupent les lisières nord et ouest du village jusqu'au moment où elles sont contraintes de se replier sur le château, dans lequel le docteur Bresson a établi son poste de secours.

A 16 heures, un second mouvement offensif se dessine. Le cercle se resserre. Rassemblant ce qui reste de son régiment, le colonel Gallois lance une contre-attaque contre le mouvement offensif, mais après la sortie du bois, il est assailli par un feu progressif d'artillerie. Dans un nouveau bond, il recueille le groupe du 1^{er} colonial qui cherche à percer vers le sud-est, mais il tombe, frappé au ventre par une balle.

A 18 h. 30, les Allemands envahissent le château et prennent pied dans le village. Le combat se ralentit.

L'ennemi nous poursuivant en progressant de plus en plus au delà de Rossignol, craignant que le drapeau ne tombât entre ses mains, le soldat Le Guidec l'enfouit en terre à Villers-sur-Semoy pendant la traversée du village.

La journée avait été rude pour la première prise de contact avec l'ennemi.

Le régiment avait perdu environ 2.850 hommes, trois sections de mitrailleuses et les convois des 1^{er} et 2^e bataillons. Il ne restait plus que quelques groupes qui réussirent à franchir les lignes allemandes pendant la nuit.

Les restes du 2^e R. I. C. se regroupent le 23 août à Gerouville et prennent part à tous les replis successifs jusqu'à la Marne.

Reformé à Ville-sur-Tourbe, le 2^e R. I. C. participe à la glorieuse bataille qui détermina l'arrêt définitif des Allemands.

LA MARNE

Passage de la Tourbe, Ville-sur-Tourbe
(du 27 Août au 16 Septembre 1914)

Commandé par le lieutenant-colonel Dudouis, composé de trois bataillons à l'effectif d'environ 2.500 hommes, le régiment se dirige sur Cernay-en-Dormois. Le passage de la Tourbe doit avoir lieu à Ville-sur-Tourbe.

Vers 10 heures du matin, la tête du régiment arrive à un kilomètre au sud de Ville-sur-Tourbe sur la grand'route. Le village était déjà en proie aux flammes. « J'eus l'impression très nette (écrit le commandant Fleury dans son rapport), que cet incendie très limité pouvait être un signal. En effet, une vive canonnade accueillit la colonne. Une légère panique se produisit. Une partie du bataillon continua sa route sur le village. D'autres hommes se replièrent derrière le mamelon de Montremoy; d'autres enfin, allèrent jusqu'à Berzieux. La canonnade se fit de plus en plus vive. L'ordre nous arriva de déboucher de Ville-sur-Tourbe. Le mouvement ne put se faire convenablement avant la nuit, le débouché du village étant couvert d'obus. Vers 19 heures, profitant de la nuit, les bataillons purent franchir la Tourbe et en déboucher. Ils reçurent l'ordre de continuer leur route par la lisière ouest du bois de Ville, la ferme de Touanges et ultérieurement sur Cernay-en-Dormois. Les trois bataillons se perdirent dans l'obscurité. »

Le chef de bataillon Fleury est chargé par le lieutenant-colonel Dudouis de se mettre à leur recherche. Ayant pris un guide, il se fait accompagner par un caporal et dix hommes du 1^{er} régiment. Il passe une partie de la nuit à battre le bois de Ville et le terrain à l'ouest; vers 23 heures, il retrouve enfin les batail-

lons, qui avaient pris le bivouac dans les environs de la ferme de Touanges, et les ramena à Ville-sur-Tourbe.

Quelques coups de fusil partaient des étangs près de la cote 150, mais le détachement n'est pas sérieusement reconnu par les quelques petits postes allemands qui gardaient les lignes ennemies. Le lendemain au point du jour, l'ordre est donné au régiment de reprendre sa mission. La 7^e compagnie avait reçu du colonel commandant la brigade une mission spéciale au nord de Ville-sur-Tourbe. Bientôt le bataillon de tête est obligé de suivre rigoureusement la lisière, car de la cote 148, où une batterie de campagne allemande s'était établie, partait un feu très vif. Beaucoup d'hommes tombaient. Le moindre mouvement, même de groupes de peu d'importance cherchant à progresser, était immédiatement le signal d'une salve très précise.

Le village de Servon qui, le matin, était occupé par de faibles fractions du 2^e corps, est vers 15 heures, occupé par un détachement allemand de toutes armes. L'artillerie allemande semble se diriger vers le sud du bois de Cernay. L'infanterie dessine un mouvement en avant très net et la fusillade commence.

Nos hommes n'avaient pu faire de tranchées, n'ayant pas d'outils portatifs.

A ce moment, le lieutenant-colonel Dudouis tombe frappé d'une balle en pleine poitrine.

L'ordre de maintenir la position coûte que coûte est donné et des compagnies sont envoyées au sud-est du bois avec mission de répondre à une attaque qui semble venir du côté de Servon et menacer Ville-sur-Tourbe (station).

En attendant que la brigade Puyperoux puisse entrer en ligne, les troupes bivouaquèrent dans le bois et sous une pluie battante, sans vivres, au milieu des cris des blessés.

L'artillerie du bois de Cernay augmenta la gravité de la situation vers 19 heures, en bombardant fortement la lisière est du bois de Ville, où des patrouilles allemandes avaient été signalées.

Une légère panique se produisit; des sections refluent vers le sud et vers la station de Ville-sur-Tourbe.

Vers 3 heures du matin, les restes du régiment reçurent l'ordre de se diriger vers Barzieux en évitant Ville-sur-Tourbe, où le bombardement allait recommencer.

Les hommes étaient exténués et les pertes très sérieuses.

Le 17 septembre 1914, le régiment est reconstitué à deux bataillons. Il forme, avec six compagnies du 1^{er} régiment, un groupe spécial à la disposition du général commandant le corps d'armée colonial, sous le commandement du colonel Guérin.

Le 18 septembre, les 1^{er} et 2^e régiments sont félicités par le général Goulet, commandant la D. I., pour leur belle attitude au cours des combats des 14 et 15 septembre au bois de Ville.

MINAUCOURT

(26 Septembre 1914)

Le 25 septembre 1914, le 1^{er} bataillon est placé en première ligne.

Le 2^e bataillon avait été envoyé à Minaucourt pour exécuter des travaux de tranchées. Il était à la disposition du général Caudrelier, commandant la 6^e brigade.

Des attaques générales s'étant produites sur ce point, il devint nécessaire d'utiliser comme combattants, les hommes de ce bataillon. Les 5^e, 6^e et 7^e compagnies prirent part à ce glorieux épisode.

Le 26 septembre, à 5 h. 30, ordre est donné à la 5^e compagnie de se porter au sud de la crête située à 900 mètres au nord de Minaucourt et à 200 mètres à l'ouest de la route de Minaucourt - Massiges.

Vers 8 heures, elle se trouve mélangée avec le 24^e colonial et reçoit l'ordre de se mettre à la disposition du lieutenant-colonel commandant le régiment.

A 9 heures, la compagnie était rattachée au 1^{er} bataillon, qui devait se porter sur Beauséjour.

A 9 h. 30, elle reçoit l'ordre d'attaquer par la croupe située à l'ouest de la cote 180. Le mouvement commence à 9 h. 45.

Le capitaine Bollet a l'ordre d'attaquer vers le versant sud.

Arrivé à la crête, le mouvement est arrêté par un feu violent. Il était 14 h. 30.

Vers 14 h. 45, le mouvement peut continuer.

A 16 heures, le capitaine Bollet se porte lui-même courageusement vers le point le plus dangereux, battu par des mitrailleuses. Il tombe grièvement blessé d'une balle au ventre. Il refuse d'être soigné et montre du doigt la direction de l'ennemi (évacué à Saint-Jean-sur-Tourbe, il expirait à 22 heures).

Cependant, la compagnie Dolfus, du 22^e colonial, progressait. L'ennemi quittait ses tranchées et en gagnait d'autres, à hauteur du Calvaire.

Vers 17 h. 40, soixante soldats allemands venaient se constituer prisonniers.

Le 4 octobre, le régiment est en réserve d'armée.

Le 8 octobre, le chef de bataillon Ducarre prend provisoirement le commandement du 2^e R. I. C.

Le 10 octobre, l'état-major du régiment se rend à Virginy Massiges en vue de la relève du 4^e R. I. C., sur les positions qu'il occupe en face des Allemands.

Le 14 octobre, le régiment est en ligne et fait des travaux de renforcement.

De nombreux coups de feu sont tirés par l'ennemi sur nos tranchées pendant le jour.

Une attaque allemande est annoncée pour cette nuit par le commandant de la brigade.

Vers minuit, une violente fusillade de la part des Allemands; plusieurs centaines de fantassins ennemis paraissent prêts à exécuter un mouvement sur nos positions. Ils sont soutenus par un feu violent d'artillerie.

Nos lignes sont éclairées par des projecteurs et aussi par des fusées.

Une fusillade nourrie de notre part et l'appui de notre artillerie de campagne, arrêtent l'élan de l'ennemi qui, au bout d'une heure d'efforts, paraît renoncer à son projet d'attaquer sur le secteur occupé par le 2^e R. I. C.

Les pertes de l'ennemi doivent être assez sensibles, à en juger par les armes, les outils et les effets retrouvés en avant de notre réseau de fil de fer et aussi par quelques cadavres allemands abandonnés au même endroit.

Le lieutenant-colonel Rueff prend le commandement du régiment.

Du 19 au 24 octobre, le régiment est en réserve d'armée à Cuperly.

Le 3 novembre, tout le régiment se trouve en ligne. Il hérite d'une situation très difficile. Les tranchées sont insuffisantes et leur tracé est très compliqué et battu d'enfilade.

Le lieutenant Guiraud, commandant la 11^e compagnie, est tué en faisant sa reconnaissance.

Après avoir perdu quelques éléments de tranchées, le régiment est relevé le 9 novembre. Les hommes sont complètement privés de sommeil et mal nourris, leur fatigue est extrême.

Le régiment a organisé le secteur. Il a eu des pertes sensibles. Harcelés par le tir ennemi, épuisés par la fatigue, les soldats ont fait tous leurs efforts pour améliorer la situation en faisant de nombreux travaux d'aménagement.

A l'heure actuelle, il n'y a plus aucune solution de continuité dans la ligne du secteur de liaison et les tranchées sont solides.

BOIS DE LA GRUERIE (Argonne)

(Novembre et Décembre 1914)

Le 14 novembre 1914, le 1^{er} bataillon, commandé par le chef de bataillon Ducarre, va occuper la partie est du secteur « Four de Paris ».

Le 17 novembre, le 1^{er} bataillon rejoint le 2^e bataillon, qui a perdu un élément de tranchée et doit le reprendre.

L'opération réussit et des travaux de fortification en vue de prévenir un retour offensif de l'ennemi sont commencés.

Le 21 novembre, le régiment est relevé et va cantonner à Chaudefontaine, où il reste jusqu'au 27 novembre. Les officiers et les hommes tombent de fatigue.

Le 28 novembre, le régiment est à nouveau en tranchées.

Le 4 décembre, vers 11 heures, un groupe de 120 fusils est constitué sous les ordres du capitaine Larbatrier, afin de s'opposer aux infiltrations d'éléments ennemis (forces inconnues) qui ont enfoncé la ligne du 91^e de ligne vers le ravin occidental de la Fontaine-aux-Charmes.

Peu après avoir débouché des tranchées du 128^e, le groupe est accueilli par le feu de l'ennemi qui occupe

la crête opposée au ravin à 400 mètres de distance; nous subissons quelques pertes.

Le groupe Larbalétrier occupe la crête nord face à l'ennemi et est bientôt rejoint par des fractions du 147^e, en compagnie desquelles il participe, vers 16 heures, à l'attaque des tranchées ennemies.

Le groupe Larbalétrier se place à cet effet sous les ordres du chef de bataillon Pallenet, du 91^e de ligne, qui dirige l'attaque des deux compagnies du 147^e de ligne.

Il est placé en soutien. L'attaque échoue.

Le 5 décembre, à 3 heures, l'attaque est reprise; le groupe Larbalétrier prolonge la ligne du 147^e.

A gauche, une section progresse jusqu'à 10 mètres des tranchées mais, non secondée par le 87^e qui n'a pas pu s'avancer aussi près des tranchées, les éléments coloniaux ne peuvent que s'accrocher au sol.

L'attaque reprend à 5 heures.

La première ligne renforcée n'est plus qu'à quelques mètres des tranchées. Elle est arrêtée par un réseau de fil de fer et définitivement brisée.

Le commandant Pallenet donne l'ordre au groupe Larbalétrier de rompre et d'aller s'établir sur la crête occidentale du ravin.

Le commandant Ducarre prolonge le groupe Larbalétrier à l'aide d'une compagnie du 51^e de ligne, restée en réserve et prescrit à chacun d'eux de se couvrir à l'aide d'une série de petits postes qui vont s'enterrer peu à peu à 100 mètres en arrière de la crête, de façon :

- 1^o A empêcher toute infiltration et toute attaque;
- 2^o De créer le prolongement d'une ligne de tranchées qu'il appartiendra à des travailleurs spéciaux d'exécuter pendant la nuit, car la fatigue des coloniaux est extrême.

Dans la nuit du 6 décembre, s'effectue la relève par le groupe Larbalétrier, de la 5^e compagnie du 91^e de

ligne, coupée de son régiment et qui s'est rabattue sur la droite du 3^e bataillon du 87^e.

Le groupe Larbalétrier se fortifie sur la position qu'il occupe, en oblique, entre les deuxième et troisième lignes, à quelques centaines de mètres de l'ennemi qui, de deux directions différentes, bat cette zone de feux de mousqueterie et de mitrailleuses. Le génie n'a pu y commencer les travaux qu'en sape.

De 16 heures à 19 heures s'effectue la relève très pénible, très périlleuse, des éléments du groupe Larbalétrier.

Du 23 au 26 décembre, le 1^{er} bataillon est détaché auprès de la 3^e D. I. et se rend dans le secteur de la Fontaine-aux-Charmes.

Le 23 décembre, à 8 heures, la 1^{re} compagnie est engagée en renfort du bataillon de droite, où elle est chargée de s'installer à la place d'une compagnie du 87^e de ligne, qui s'est laissée refouler par les Allemands dans ses tranchées.

La situation est difficile.

Des travaux de terrassement sont entrepris pendant la nuit pour barrer les trouées faites par l'ennemi.

Le 24 décembre, le 87^e cède encore du terrain. La 1^{re} compagnie bouche une partie des tranchées occupées et s'installe en arrière. Elle y est contrainte par suite du mouvement de retraite du 87^e de ligne.

Le 25 décembre, l'ennemi est toujours très actif.

Les 1^{re} et 2^e compagnies se maintiennent sur leurs positions et font subir des dommages sensibles à l'ennemi à l'aide d'heureux lancements de bombes et du tir d'une mitrailleuse.

Le bataillon est relevé le 26 décembre et va cantonner à Vienne-le-Château. Il cesse d'être détaché auprès de la 3^e D. I. et passe en réserve du 2^e C. A. à Chaudefontaine.

Le 26 décembre 1914, le général Cordonnier, commandant par intérim la 3^e D. I., adresse ses félicitations aux bataillons coloniaux qui « ont apporté à la 3^e D. I., dans les bois de la Gruerie, l'aide la plus efficace, du 21 novembre au 26 décembre 1914 et ont servi d'exemple par leur tenue au feu, leur activité intelligente, leur mépris des fatigues et leur mordant ».

ATTAQUE DU BOIS BAURAIN (Argonne)

(14 Juillet 1915)

Le lieutenant-colonel Rueff passe le commandement du régiment au colonel Morel, le 18 novembre 1914.

Le régiment reste dans le secteur de Servon jusqu'au 8 juin.

Il reste cinq jours en première ligne et cinq jours au repos. C'est le 1^{er} R. I. C. qui le relève et qu'il va relever tous les cinq jours.

Il ne se passe pas d'événements très importants, sauf le 29 janvier 1915, où le 3^e bataillon est alerté et engagé dans la partie sud-ouest du bois de la Gruerie pour coopérer avec la 40^e D. I. à une contre-attaque dirigée contre les Allemands qui ont pris des tranchées.

Du 8 juin au 6 juillet, le régiment profite d'un repos bien mérité, à la Neuville-au-Bois.

Du 6 au 13 juillet, le régiment se prépare à attaquer dans le secteur du bois Baurain.

Le 13 juillet au soir, les troupes d'attaque occupent leurs positions de combat, dans le but de les reconnaître. Le mouvement terminé vers 20 heures, les troupes reprennent leurs positions de départ.

Le 14 juillet, à 4 heures du matin, les bataillons d'assaut sont à leurs postes.

A l'heure prescrite (8 heures), ils s'élancent à l'assaut des positions ennemies.

Le lieutenant-colonel Morel fait sur le combat du bois Baurain, le récit suivant :

« Le 2° R. I. C. reçoit l'ordre de participer, le 14 juillet 1915, à une attaque sur les lignes allemandes situées entre le saillant de la route Servon - Pavillon et le bois Baurain inclus.

« Le 2° R. I. C. est à l'aile gauche de la 15° D. I. C., son flanc couvert seulement par l'artillerie du 15° C.A.

« La direction générale de l'attaque, le but à atteindre par la brigade coloniale, le dispositif initial résultant des travaux de terrassement effectués, sont prescrits par l'ordre particulier n° 85 en date du 13 juillet 1915, du colonel commandant la 1^{re} B. I. C. »

En outre, le lieutenant-colonel commandant le 2° R. I. C. doit « prendre ses dispositions, pour parer le cas échéant, aux opérations que l'ennemi pourrait tenter du côté extérieur (ouest) ».

Le lieutenant-colonel commandant le régiment précise la mission, l'objectif du 2° R. I. C., la zone d'action des bataillons ainsi qu'il suit :

« Il s'agit (l'attaque a lieu avec deux bataillons en première ligne et un bataillon en soutien) pour les deux bataillons de tête de prendre pied le plus rapidement possible dans la première ligne allemande et, si possible, dans la deuxième ligne, de s'y installer, de s'y organiser, de s'y relier avec l'arrière, de se garantir contre toute contre-attaque ennemie, puis, de procéder à un nouveau bond en avant, le bataillon Lozivit (bataillon de tête de gauche) formant barrage vers l'ouest et le nord-ouest.

Cet officier supérieur ayant une attention toute particulière à couvrir son flanc gauche, il disposera pour former l'échelon en arrière et dans des conditions nettement déterminées, d'une compagnie et d'une sec-

tion de mitrailleuses du bataillon d'occupation des tranchées (1^{er} bataillon du 1^{er} R. I. C.).

En ce qui concerne le bataillon de soutien, le chef de corps réserve une compagnie pour renforcer sa gauche, car celle-ci forme pivot du mouvement et le saillant allemand à attaquer est un point important, car il est construit sur un mamelon, de faible relief il est vrai, mais commandant tout le terrain aux alentours.

La compagnie de droite est également réservée pour couvrir la droite de l'attaque, l'élément encadrant se trouvant en face d'une position sur laquelle la progression est une opération des plus délicates et difficiles.

Le régiment attaque dans la direction sud-nord. Le bataillon Lozivit prend comme objectif, le saillant; le bataillon Stieglitz, le bois Baurain jusqu'à l'organe de flanquement inclus à l'ouest de ce bois.

Dispositif. — Les deux bataillons de tête sont accolés, chacun d'eux est sur deux lignes. Le bataillon de queue est sur une seule ligne. Chaque compagnie est en ligne déployée. La première vague comprend les grenadiers, cisailleurs, troupes d'assaut, fractions de la garnison de la ligne ennemie à conquérir, grenadiers de nettoyage de ces tranchées. La deuxième vague constitue une ligne de renfort; derrière elle, marchent quatre groupes de travailleurs (génie, pionniers d'infanterie). La troisième vague, constitue une ligne de renfort ou de manœuvre. Mais il y a lieu de remarquer que deux de ces compagnies sont réservées pour la protection des ailes.

Mesures préparatoires. — L'artillerie doit exécuter dans les réseaux de fils de fer treize passages : sept devant le bataillon de gauche et six devant le bataillon de droite.

Dans la nuit qui précède l'attaque, le chef de corps fait pousser un boyau vers un petit mouvement de terrain marqué par une touffe d'arbres et une haie au nord-nord-est du bois 16, mouvement de terrain sur lequel il prescrit de diriger à la suite de la première vague, deux sections de mitrailleuses pour appuyer de ce point la progression de la gauche du bataillon Lovizit, en prenant d'écharpe et d'enfilade les tranchées allemandes.

A droite, une section de mitrailleuses est placée au milieu de la nuit dans le secteur du 173° de ligne, pour effectuer un septième passage à travers les réseaux de fils de fer, pour le bataillon de droite.

L'attention des chefs de bataillon est appelée sur la forme de la ligne d'attaque, sur celle de la ligne allemande, sur la nécessité d'orienter convenablement les renforts.

Heure de l'attaque. — A 8 h. 30, sans autre avis, les troupes doivent déboucher en même temps en colonnes par deux pour pouvoir cheminer à travers les coupures du réseau français.

Exécution de l'attaque. — Les troupes de la première vague, suivies à courte distance par celles de la deuxième, débouchent à l'heure prescrite sans hésitation, dans un ordre, un calme parfaits et avec un entrain admirable.

A peine ont-elles dépassé les crêtes, qu'elles sont accueillies par des tirs de barrage, puis par des feux de mitrailleuses agissant de flanc ou d'écharpe. Elles franchissent sans arrêt les défenses accessoires de la première ligne complètement bouleversée et la deuxième ligne fortement endommagée; certaines portions plus ou moins intactes permettent aux défenseurs d'offrir en ces points une certaine résistance.

Entraînées par leur élan, elles franchissent la troisième ligne; la gauche s'y établit, le centre continue à progresser dans la direction de Binarville, atteint le fond du ravin de la Noue-Dieusson; la droite enlève les deux premières lignes de tranchées, pénètre dans le bois Baurain. Le capitaine Petitjean, de la compagnie de droite, fait mettre en état de défense les première et deuxième lignes de tranchées allemandes.

A 8 h. 35, le chef de corps donne l'ordre aux deux compagnies du centre de la 3^e ligne de s'engager dans le centre du dispositif, pour établir la liaison entre la gauche et la droite, les unités du centre ayant disparu dans le ravin.

A 9 h. 5, il signale au général de brigade la nécessité et l'urgence de nourrir l'attaque.

Pendant ce temps, les Allemands massés d'une part, derrière un petit bois situé à l'ouest-nord-ouest du saillant, d'autre part dans leurs abris de la Noue-Dieusson, se portent en avant à la contre-attaque contre nos éléments de gauche qui retournent la troisième ligne allemande.

Ce groupe, débordé par sa droite et par sa gauche, bousculé et ramené en arrière, est obligé d'évacuer le saillant, mais grâce à l'appui d'une partie de la compagnie disponible du bataillon d'occupation des tranchées, ces divers éléments se cramponnent au mouvement de terrain en arrière du bois 16, d'autre part par le feu des fractions de première ligne (tranchées 20-21) arrêtent les Allemands qui se sont avancés jusque sur la route de Servon, entre notre tranchée 21 et le saillant. Cet incident a lieu à 9 h. 15.

A droite de notre secteur, le 173^e de ligne n'a pu déboucher. Il est nécessaire de couvrir la droite de la compagnie Petitjean qui se trouve en l'air.

A cet effet, la compagnie Tarquiny, du bataillon de

soutien, est engagée dans les traces de la compagnie Petitjean avec ordre d'appuyer sa droite.

Au prix de nombreuses pertes, la compagnie Tarquiny atteint la première ligne allemande et s'y jette.

Vers 10 h. 15, le lieutenant-colonel commandant le 2^e R. I. C. reçoit comme renfort, deux compagnies du bataillon Schiffer.

Il prescrit à l'une de ces compagnies (la compagnie Barraud) de se placer dans le boyau 19-20 et dans la tranchée 20; à la compagnie Berdureau de se placer dans les boqueteaux à la clairière 18-19. Il fait remettre de l'ordre dans les unités ramenées et prescrit à toute cette ligne, sous les ordres des chefs de bataillon Champel et Lozivit, de progresser jusqu'à la crête militaire, c'est-à-dire à proximité de la route de Servon, de s'y enterrer et de se tenir prête à pousser une nouvelle attaque sur la première ligne allemande, de façon à établir la liaison avec les unités qui occupent la lisière du bois Baurain, comptant que des renforts sérieux seraient placés en arrière et qu'une nouvelle attaque serait montée.

On n'a plus de nouvelles des unités du centre qui se sont engagées à gauche des compagnies Petitjean et Chauveur.

Le mouvement en avant, auquel participe la compagnie Angeli, compagnie de gauche du bataillon de soutien, commence à 11 h. 15 et est terminé vers midi.

A ce moment, tout le 2^e R. I. C. et deux compagnies de renfort du 1^{er} R. I. C., moins un peloton ont été engagés. Les unités ainsi placées sont soumises pendant tout le cours de la journée à un violent feu d'artillerie, de front et d'enfilade.

Les Allemands ont accumulé des mitrailleuses dans les mouvements de terrain avoisinant le « Chêne » et rendent infranchissable le terrain qui sépare la lisière

sud du bois Baurain de nos lignes. Après plusieurs tentatives infructueuses, une liaison peut être établie par un soldat entre le groupe Petitjean - Chauveur - Tarquiny et notre première ligne.

Deux boyaux d'accès sont commencés de notre côté et poussés au devant de deux boyaux d'accès commencés par les troupes qui occupent la lisière sud du bois Baurain. Ce travail qui doit être fait en sape, est gêné par les Allemands qui accumulent dans cette région, des feux d'artillerie, de minenwerfer et de mitrailleuses.

Vers 17 h. 30, le bataillon Soubiran est engagé à droite dans la direction du saillant du « Chêne ». Il est repoussé avec de lourdes pertes.

A la nuit, le commandant Stieglitz peut se rendre en rampant jusqu'à la tranchée occupée par la compagnie Petitjean pour examiner la situation. Il peut même faire procéder à un ravitaillement partiel en pétards, cartouches et eau, mais les Allemands, à la faveur de la nuit, font tous leurs efforts pour chasser ce groupement de leurs positions, attaquant de front et sur le flanc gauche (ouest).

Ils parviennent à séparer la compagnie Tarquiny de la compagnie Petitjean. Leurs progrès deviennent tellement sérieux que le chef de corps, sur demande du capitaine Petitjean, fait déclancher un tir d'artillerie sur les tranchées occupées par nos éléments du bois Baurain.

Vers 0 h. 30 arrive en renfort une compagnie du 155° de ligne.

Après en avoir conféré avec le commandant Stieglitz, le chef de corps décide qu'une section fera barrage à droite dans le boyau d'extrême droite, transformé en tranchée et que les deux autres sections en échelons, la droite en avant, portées en avant de la

tranchée, empêcheront le capitaine Petitjean d'être tourné par l'ouest.

Mais ce mouvement ne peut avoir lieu, car la compagnie nouvellement arrivée n'a pas d'outils, elle ne connaît pas le terrain et la nuit est très noire.

Enfin, vers 3 heures du matin, les Allemands se lancent en masse sur le groupe Petitjean qui, avec une soixantaine d'hommes, parvient à se faire jour jusqu'à nos lignes.

Quant à la compagnie Tarquiny, l'ennemi a pu occuper le boyau que celui-ci poussait au devant du nôtre et désormais cette fraction, réduite à une trentaine d'hommes, est complètement cernée. Vers 7 heures du matin, toute résistance du groupe Tarquiny semble avoir complètement cessé.

Dans ces combats du bois Baurain, le régiment a eu 28 officiers et 1.322 hommes tués, blessés ou disparus. Le régiment a fait une trentaine de prisonniers appartenant à cinq régiments différents.

Le 15 juillet, les débris du régiment tiennent toujours le secteur Y, renforcés par deux compagnies du 155° de ligne à droite et deux compagnies du même régiment à gauche.

Le régiment est relevé le 16 et va au repos à la Neuville-au-Pont, où il reste jusqu'au 26 juillet pour se réorganiser.

Le bataillon Stieglitz se rend dans le secteur 188 le 27 juillet, relever un bataillon du 5° R. I. C. dans le centre de résistance A.

ARGONNE

(Juillet et Août 1915)

Journée du 11 août. — Le 1^{er} bataillon du 2° R. I. C., composé des compagnies Larbalétrier (1^{re}), Petitjean (2°), Chauveur (3°), Dayre (4°), à l'effectif moyen de

160 fusils, venait de passer six jours en première ligne dans le centre de résistance A, où il avait eu à repousser une petite attaque allemande, et avait été relevé dans la nuit du 10 au 11 août. Il occupait les abris Territoriaux et Houyettes, lorsque commença l'attaque ennemie du 11 août sur les centres B et C.

La canonnade devenant intense, le chef de bataillon alerta son bataillon; il était donc prêt à partir, lorsque parvint, vers 8 heures, l'ordre suivant du colonel Bertin, commandant le secteur de la 15^e D. I. C. : « Portez-vous le plus rapidement possible vers le haut du ravin des Houyettes, les Allemands ont forcé la tranchée du pavillon en C et tentent de tourner Rondinage ».

Le colonel Bertin m'ayant fait téléphoner (écrit le chef de bataillon Stieglitz) que le général commandant la D. I. l'autorisait à user directement des troupes en réserve de D. I. (mon bataillon en était), j'exécutai aussitôt l'ordre reçu et arrivai de ma personne vers 8 h. 30 au P. C. C. (chef de bataillon Saillens, du 6^e R. I. C.).

Le commandant du centre C me pria de lui donner sans retard deux de mes compagnies. La compagnie Larbalétrier fut immédiatement portée en première ligne pour renforcer la compagnie Mangin (4^e du 6^e R. I. C.) en C 2; la compagnie Petitjean en soutien pour renforcer la compagnie Le Bellour (3^e compagnie du 6^e R. I. C. dans la tranchée dite de réserve. Les deux autres compagnies en position d'attente sur le chemin de rondins du ravin des Houyettes, la tête au poste de secours avec le commandant du 1^{er} bataillon.

Ces dispositions initiales prises, le chef de bataillon reçut du colonel Bertin l'ordre suivant : « Vous serez sous les ordres du colonel Duhalde, du 6^e colonial, pour établir la communication avec le commandant Saillens et pour permettre à ce dernier de procéder à

une contre-attaque en avant de B. Les Allemands occupent un élément de la tranchée du Pavillon, à la droite du fuseau A ».

D'autre part, le colonel Guérin, commandant la 1^{re} B. I. C., confirmait ces ordres. Enfin, le lieutenant-colonel Duhalde me faisait connaître que mon bataillon était à la disposition du commandant Saillens.

Ce dernier officier supérieur me demanda, vers 9 heures, d'envoyer le capitaine Dayre à la disposition du lieutenant-colonel Duhalde pour coopérer aux contre-attaques dans B et pour établir la liaison avec le fuseau B 2 tenu encore à ce moment par le capitaine Marion, du 6^e R. I. C.

La compagnie Chauveur devait être placée dans le boyau qui relie le poste de secours du chemin des Rondins au P. C. C., sa tête devant le P. C.; enfin, la compagnie Petitjean devait renforcer par un peloton la compagnie Bolau (2^e du 6^e R. I. C.) en C 3, ne conservant plus qu'un peloton dans la tranchée dite de réserve.

Ces ordres furent exécutés aussitôt.

Vers 9 h. 30, le capitaine Larbalétrier qui renforçait en C 2, fut chargé par le commandant Saillens de contre-attaquer à la baïonnette des Allemands qui s'avançaient par un boyau vers nos tranchées en se couvrant par une pluie de pétards.

La section du sous-lieutenant Lagarde s'élança hardiment en avant, mais seuls, cet officier et trois hommes atteignirent l'ennemi dans son boyau, le reste de la fraction ayant été arrêté après des pertes relativement fortes, par les feux d'une mitrailleuse allemande. Ils furent aussitôt blessés et pris, à l'exception d'un homme, qui put rentrer dans nos lignes.

La section de l'adjutant Roguet, envoyée pour soutenir la section Lagarde subit aussi des pertes sensi-

bles et dut rentrer dans la tranchée. Le mouvement offensif de l'ennemi était d'ailleurs suspendu.

Pendant ce temps, le capitaine Dayre renforçait B 3 par un peloton (sections du sous-lieutenant Adani et du sergent de Jonquières) et se ravitaillait en munitions, tandis que l'autre peloton (sections du lieutenant Demilly et du sergent Bercegeay) prenait position à l'extrémité est de la tranchée Pavillon, à la gauche des vestiges de la compagnie Clerc, du 6^e colonial.

Dans la matinée du 11 août, la section de l'adjudant Lanugue, de la compagnie Petitjean, fut appelée de la tranchée dite de « Réserve » au fuseau C 1 pour renforcer la compagnie Albrecht, du 6^e colonial, et maintenir ainsi la liaison avec B 3.

Dans l'après-midi, la section du sous-lieutenant Le Bris, de la compagnie Larbalétrier, s'installait dans les trous d'obus et rétablissait ainsi la liaison entre C 1 et C 2.

Dès ce moment, une ligne continue reliait B 3 à C 3 et la fin de la journée se marquait par le gain en C 3 de quelques éléments de boyaux conquis à coups de pétards et l'organisation dans ce même fuseau de quelques barrages défensifs.

Journée du 12 août. — Dans la nuit du 11 au 12 août, le commandant Saillens communiqua au commandant Stieglitz des messages téléphoniques du général commandant la III^e armée et du colonel commandant le secteur prescrivant de chasser un petit groupe ennemi qui se serait terré dans le boyau faisant communiquer les tranchées est-ouest et Pavillon d'une part et le P. C. C. d'autre part.

Il le pria d'organiser l'attaque de front du dit boyau et mit à sa disposition un groupement composé d'un peloton de la compagnie Dayre (lieutenant Demilly, sergent Bercegeay), de la compagnie Lebarbançon

(150 fusils du 1^{er} R. I. C.), de la fraction du sous-lieutenant Huchet (15 fusils du 6^e R. I. C.), enfin deux sections de la compagnie Chauveur (sous-lieutenants Cloarec et Lévêque).

Les ordres provenant de la III^e armée se basaient sur les renseignements donnés par le commandant Saillens aux termes desquels le groupe ennemi à expulser était peu nombreux et plutôt disposé à se rendre qu'à se défendre.

Ces ordres d'attaque vigoureuse et surtout rapide, donnés pour que cet ennemi fatigué n'ait pas le temps de se ressaisir et de s'organiser défensivement, furent du reste confirmés au commandant Stieglitz par un capitaine de l'état-major de la III^e armée.

Le commandant Stieglitz combina une attaque à coups de pétards sur chacune des extrémités du boyau et une attaque de front venant de l'est sur le boyau.

Elles furent exécutées le 12 août, vers 2 h. 45.

Une demi-section du lieutenant Chauveur attaqua le barrage qui avait été reconnu au nord du boyau, une demi-section du capitaine Dayre celui du sud; chacun disposait d'une demi-section destinée à renforcer ou à occuper la portion du boyau conquise; le reste de la force mise à la disposition du commandant Stieglitz attaqua de front.

La première tentative exécutée pourtant avec énergie, échoue : l'attaque du barrage nord, qui était la plus facile, manquait de bons grenadiers (le 2^e R. I. C. a perdu ses meilleurs éléments de l'espèce le 14 juillet dernier). L'attaque du barrage sud se heurta à une organisation défensive sérieuse (blockhaus, mitrailleuse, lance-bombes); l'attaque de front progressa jusqu'au layon Servon - Bagatelle, fit, en subissant des pertes un deuxième bond, jusqu'à une ligne jalonnée par des trous d'obus, mais ne put dépasser effectivement cette ligne au delà de laquelle se trouve une zone

d'arbres abattus et hachés par les obus; zone où la marche est difficile et où les assaillants recevaient du boyau ennemi, une avalanche de grenades, pétards, bombes et rafales de mitrailleuses.

Une deuxième attaque sur ce boyau fut faite vers 14 heures, le 12 août, après que l'action sur le barrage nord eut progressé, grâce à l'énergie déployée personnellement par le lieutenant Chauveur qui, lançant lui-même des grenades et pétards et employant des mortiers de 70 et de 90, démolit ce barrage, refoula l'ennemi sur une longueur d'environ 60 mètres de boyau et le força à reculer d'autant son organisation défensive.

En même temps, les fractions du capitaine Dayre qui, dans la matinée avaient fait un barrage en face de celui organisé au sud par l'ennemi, ne parvenaient qu'à rapprocher un peu plus ce barrage du blockhaus allemand.

Voulant profiter du succès du lieutenant Chauveur et de la ténacité du capitaine Dayre, le commandant Stieglitz, en conformité des ordres de l'armée et des autorités intermédiaires, lança une deuxième fois de front, le reste de son groupement qui, malgré l'expérience précédente, se lança avec la plus grande vigueur, mais échoua pour les mêmes raisons que le matin.

La troupe d'attaque se replia dans sa tranchée de départ, tout en se couvrant par des postes installés au layon Servon - Bagatelle.

Elle avait subi de fortes pertes; l'effectif de la compagnie Lebarbanchon était alors réduit de moitié.

Les vestiges de la compagnie Angeli (7^e du 2^e R. I. C.), installée dans la tranchée Pavillon, à l'ouest du boyau, pour prendre à revers, le cas échéant, les Allemands chassés du boyau, n'eurent pas à intervenir.

Journée du 13 août 1915. — Dans la nuit du 12 au 13, profitant de ce qu'une attaque lancée par le commandant Saillens avait pu franchir le boyau dans sa partie nord et de ce que la compagnie Plat (9^o du 2^o R. I. C.) était disponible, une troisième attaque fut conduite sur la partie centrale et la partie sud du boyau; elle subit le même sort que les deux premières.

Ces trois attaques avaient du moins permis de constater que la portion du boyau où les Allemands avaient été refoulés par l'action du lieutenant Chauveur sur le barrage nord, était occupée par une force ennemie que, vu le front d'où partaient les feux et vu la densité de ces feux, le commandant Stieglitz évalue à environ 200 hommes décidés, bien armés, bien retranchés, bien approvisionnés et réapprovisionnés, ce qui implique que le boyau attaqué était réuni à la zone occupée solidement par les Allemands dans la région nord du centre B, ou plus au nord encore.

Ces constatations permirent au commandant Stieglitz de fixer de façon certaine le lieutenant-colonel Duhalde et le commandant Saillens sur les moyens à donner aux troupes chargées de réduire le groupe ennemi dont il s'agit. Le lieutenant-colonel Duhalde prescrivit alors de renoncer à toute attaque de front, de n'attaquer que par les barrages et de commencer contre le barrage sud une galerie de mine.

La force d'attaque confiée au commandant Stieglitz eut à supporter dans ses tranchées, dans la journée du 12, un violent bombardement (cal. 150 et 210) qui causa des pertes et atteignit les nouvelles tranchées commencées pour relier la tranchée Pavillon au P. C. C., selon un tracé parallèle au boyau ennemi (travail achevé au moment de la relève).

Le commandant Stieglitz ayant quitté le commandement des 1^{re} et 2^o compagnies et de la plus grande partie des 3^o et 4^o compagnies de son bataillon, ne

peut indiquer en détail les faits accomplis par ces unités ou fractions, que le commandant Saillens avait sous ses ordres.

Il lui paraît cependant opportun de signaler les événements suivants :

Le 11 août, vers 10 heures, à l'attaque contre le barrage nord, conduite par le lieutenant Chauveur, correspondit une attaque allemande sur C 2; l'ennemi fonça sur la section Le Bris (compagnie Larbalétrier) installée dans des trous d'obus entre C 1 et C 2 et la força à se replier en arrière de la tranchée de soutien, dite « du commandant Dussaux », ce qui entraîna le mouvement de repli des éléments de C 2 installés en première ligne plus à droite; la tranchée du commandant Dussaux n'était plus tenue que par le capitaine Larbalétrier disposant d'une section et demie de sa compagnie.

Le commandant Saillens prescrivit alors au capitaine Petitjean d'aller faire ouvrir le feu à deux mitrailleuses qui se trouvaient en C 3 et de résister coûte que coûte avec deux sections (sous-lieutenant Deslande, sous-lieutenant Tirot) sur l'emplacement occupé par ces sections entre la compagnie Bolou (C 3) et la compagnie Larbalétrier (C 2), emplacement sur lequel était dirigée l'attaque ennemie; le capitaine Petitjean rencontra alors des hommes de C 2 qui fléchissaient et se repliaient, les arrêta grâce à son énergie et le capitaine Larbalétrier réoccupa la portion du front qui venait d'être abandonnée. La situation était ainsi rétablie, ainsi que la liaison des fuseaux et les renforts venus de l'arrière (3^e bataillon du 2^e colonial permettaient de résister victorieusement à une nouvelle attaque.

Le commandant Stieglitz apprit par le sergent de Jonquières que le peloton de la compagnie Dayre, détaché en B 3 pour renforcer la compagnie Marion,

fut ainsi que cette dernière unité, coupé de C 1, entouré presque entièrement par l'ennemi et contraint à se replier.

Dans ce mouvement de repli, une demi-section du sous-lieutenant Adani et la demi-section du sergent de Jonquières auraient été détruites; les deux autres demi-sections sont rentrées aux abris Territoriaux avant la relève.

A la deuxième attaque de front, lancée le 12 août, vers 14 heures, contre le boyau tranchée Pavillon - P. C. C., correspondit une attaque allemande analogue à celle du même jour, 10 heures.

Les troupes de première ligne manquant de pétards, se replièrent dans la direction du P. C. C. Le sous-lieutenant Tobie (compagnie Petitjean) prit alors sous ses ordres un groupe d'environ 150 hommes de toutes compagnies, fit sonner la charge et les porta en avant au nord de P. C. C. Après quelques mouvements en avant suivis de reculs, il parvint à installer définitivement son groupe au nord de P. C. C. et rétablit la situation en ce point.

Le 3^e bataillon, sous les ordres du chef de bataillon Lozivit, accomplissait pendant ce temps une lourde tâche.

Le 12 août 1915, dans la matinée, le 3^e bataillon était cantonné dans les abris Territoriaux (nord-est de Vienne-le-Château).

Vers 11 h. 30, le chef de bataillon recevait l'ordre suivant :

« Mettre d'urgence une compagnie à la disposition du chef de bataillon Saillens, commandant le centre de résistance C.

« Disposer les trois autres compagnies dans la tranchée est-ouest du ravin de la Houyette au Rondinage. Tenir coûte que coûte la tranchée qui barre le chemin des Rondins et le ravin de la Houyette. »

La 11^e compagnie (capitaine Tournier) se rend immédiatement au poste de commandement C et relève en première ligne la compagnie Larbalétrier.

Les 9^e, 10^e et 12^e compagnies s'établissent dans la tranchée est-ouest.

En se rendant au poste de commandement C, le chef de bataillon rencontre le chef de bataillon Stieglitz qui lui communique l'ordre suivant, du chef de bataillon Saillens :

« Venir vite avec deux compagnies pour dégager deux compagnies cernées dans le Doigt de Gant;

« Mettre une compagnie à la disposition du chef de bataillon Stieglitz pour contre-attaquer. »

En conséquence, les 12^e compagnie (capitaine Ollivon) et 10^e compagnie (capitaine Buvelot), commencent leur mouvement vers le poste de commandement C.

La 9^e compagnie (lieutenant Plut) est mise à la disposition du chef de bataillon Stieglitz et restera sous ses ordres jusqu'à la relève, le 14 août, dans la matinée.

Le peloton du sous-lieutenant Thiébault occupe le boyau d'accès A, vers le Doigt de Gant et l'organise. Il est prêt à contre-attaquer par le nord-ouest pendant que les compagnies Marion et Albrecht, cernées dans le Doigt de Gant, font leur mouvement de repli par petits paquets, en rampant, car il n'y a pas de communication entre le Doigt de Gant et le boyau tenu par le peloton Thiébault.

Après le repli des compagnies Marion et Albrecht, les Allemands prononcent une violente attaque, appuyée par un bombardement intense.

La ligne cède, les compagnies du 6^e R. I. C., le peloton de la 12^e compagnie, se replient en arrière de D.

Le chef de bataillon Saillens et le centre C demandent du renfort.

Dès l'arrivée des renforts, les clairons sonnent la charge, les troupes remontent au delà de D, mais une contre-attaque ennemie les refoule à nouveau.

Jusqu'à la nuit, plusieurs charges sont exécutées, mais les troupes ne peuvent avancer au delà de D.

A la nuit, les troupes d'assaut couchent sur la position.

Le chef de bataillon Saillens réunit les commandants de compagnie vers 0 h. L'attaque sera reprise à 3 heures.

Le concours de l'artillerie ne peut être obtenu.

L'attaque ne peut déboucher.

Pendant toute la journée du 13 et la nuit du 14, les troupes restent sur les mêmes positions. L'ennemi bombarde violemment nos lignes. Le concours de notre artillerie fait défaut.

La relève a lieu dans la nuit du 13 au 14.

Suivant ordre reçu, les unités relevées du bataillon à la disposition du centre C, restent en position d'attente près du poste de secours jusqu'à la fin de la relève. Elles sont ensuite dirigées sur les abris Territoriaux et les abris nord-ouest de Vienne-le-Château.

Le 14 août, le régiment est relevé et vient se reposer à la Neuville-au-Pont.

Le colonel et le capitaine major reconstituent et remettent un peu d'organisation dans les compagnies, dont quelques-unes ont perdu tous leurs officiers et ont été fortement éprouvées. Le régiment a eu en effet 15 officiers blessés et un tué dans les journées de combat des 11, 12 et 13 août. Il a perdu aussi 10 sous-officiers tués, 24 blessés et 47 soldats tués, 171 disparus et 341 blessés.

Le 15 août, tout le régiment est transporté au repos à Cheppy en camions automobiles. Il quitte Cheppy le 27 et se rend à La Cheppe.

Il est employé jusqu'au 16 septembre à faire quelques travaux d'aménagement aux tranchées de première ligne et aux boyaux de communication.

Le 17, le régiment part aux tranchées.

Dans la nuit du 24 septembre, tout est prêt pour une grande attaque. Le bataillon Stieglitz se porte en première ligne et le 3^e va occuper les boyaux Alsace-Gascogne aux positions de réserve de D. I., sur la route de Suippes à Souain.

CHAMPAGNE (Moulin de Souain)

(25 Septembre 1915)

25 septembre 1915. — Au petit jour, le régiment s'est formé pour l'attaque, 1^{er} et 2^e bataillons en ligne formant vagues d'assaut, 3^e bataillon formant réserve de D. I., est dans les boyaux Alsace - Gascogne, à 600 mètres au sud de Souain.

A 9 h. 15, les vagues sortent des tranchées, franchissent les ouvrages du Palatinat et de l'entonnoir de Souain, les groupes de nettoyeurs de tranchées dégagent les ouvrages.

Une lutte homérique s'engage : le sergent Bloch, après un dur combat, se trouve complètement entouré d'ennemis. Un officier allemand lui commande de se rendre en lui promettant qu'il ne lui sera fait aucun mal. « Jamais ! » répondit Bloch en épuisant les grenades qui restaient dans ses musettes.

Au même moment, une balle vint le frapper en pleine tête et le tua net.

Un de ses hommes grièvement blessé à ses côtés et abandonné par les Allemands, a fait le récit de cette héroïque aventure.

Les vagues franchissent les tranchées Von Kluck - Odalisques, montent au delà du bois Guillaume II, atteignent les bois 17, 18 et 38.

Dès le déclanchement de l'attaque au nord de l'Ain, arrive l'ordre d'attaquer la tranchée d'Altona, le bois des Bouleaux, encore occupés par des tirailleurs ennemis qui tirent sur les éléments de nos troupes qui les ont dépassés, puis de continuer la marche en avant.

Aux 1^{er} et 2^e bataillons, les unités mélangées tiennent sur leurs positions.

Le lieutenant-colonel blessé et évacué est remplacé par le chef de bataillon Lovizit, qui prend le commandement du régiment et s'installe au bois Guillaume II, où le 3^e bataillon s'établit également en bivouacs.

Le 67^e de ligne occupe le terrain entre le bois Guillaume II et la tranchée des Odalisques.

26 septembre. — Deux secteurs sont formés :

A droite : 2^e brigade;

A gauche : 1^{re} brigade.

La limite entre les deux secteurs est continuée par une ligne allant de 606 à la cote 179, près du bois 50.

La mission est d'organiser la position conquise et de tenir coûte que coûte.

27 septembre. — Les 10^e et 12^e compagnies appuient dans la soirée l'attaque du 35^e de ligne sur la tranchée des Tantes.

28 septembre. — Les éléments sont ramenés un peu en arrière pour mettre de l'ordre dans les unités.

Le régiment occupe :

1^{er} bataillon, boyau des Fathmas;

2^e bataillon, bois Guillaume II;

3^e bataillon, boyaux de Brême et sud du bois 38.

A 15 h. 30, le 6^e C. A. attaque la tranchée de Lubeck; quatre bataillons de chasseurs sortent de la

lisière nord du bois 28, attaquant les bois J 11, J 10, J 3, en passant par la tranchée des Tantes tenue par le 35^e de ligne.

Le 1^{er} R. I. C. suit et attaquera la tranchée de Lubeck par le nord.

Le 2^e R. I. C. attaquera la cote 193 et marchera sur un kilomètre ouest de Somme-Py et poussera au nord.

Les 9^e et 11^e compagnies appuieront la gauche de l'attaque du 6^e C. A. sur la tranchée de Lubeck.

Pertes pendant les journées des 25, 26, 27 et 28 septembre :

Officiers : 7 tués, 15 blessés, 4 disparus;

Troupe : 46 tués, 345 blessés, 538 disparus.

OISE ET SOMME

(Décembre 1915 à Décembre 1916)

Le 1^{er} octobre 1915, le régiment séjourne aux abris Piémont, et part le lendemain au camp de la Noblette.

Le 4 octobre, il se rend à Estrées-Saint-Denis en camions automobiles. Il y reste jusqu'au 15 pour se reconstituer.

Le 15, la D. I. se porte à 10 kilomètres au nord et s'établit dans la région de Moyenneville. Le régiment va à Bailleul-le-Sec le 25 octobre, où, le lendemain, le roi d'Angleterre, le président de la République et le Généralissime passent une revue.

Le lieutenant-colonel Monhoven prend le commandement du régiment en remplacement du lieutenant-colonel Morel, qui a été blessé le 25 septembre.

Le régiment reste dans la même région jusqu'au 27 décembre, où il se porte vers le nord-ouest, par Vellers-Tournel, Le Plessier, Grivesnes.

Le 28 décembre, il va dans la région de Plachy et le 30, il embarque à Salleux pour aller à Saint-Riquier en passant par Amiens et Doullens.

Pendant les deux années 1914 et 1915, le régiment a reçu un renfort de 11.994 soldats, 636 caporaux, 378 sergents, 28 sergents-fourriers, 44 sergents-majors, 53 adjudants et 20 adjudants-chefs, soit un total de 13.841 hommes.

Le régiment reste au camp de Saint-Riquier du 1^{er} au 16 janvier 1916, date à laquelle il embarque à Abbeville, à destination de Poix. Il se rend ensuite à Bailleul-le-Soc pour y stationner jusqu'au 12 février.

Il se porte alors dans la région de Ravenel, Varmont, Moutiers et le 19 février, il relève en lignes le 70^e territorial, dans le sous-secteur de Mareuil (Oise).

Le lieutenant-colonel Monhoven porte à la connaissance du régiment l'ordre 477 de la IV^e armée, en date du 28 janvier 1916.

Le général commandant la IV^e armée, cite à l'Ordre de l'armée, le 2^e régiment d'infanterie coloniale :

S'est signalé depuis le début de la campagne par sa solidité et son endurance. Le 25 septembre 1915, brillamment enlevé par son chef, le lieutenant-colonel Morel qui a été grièvement blessé, s'est emparé de cinq lignes de tranchées fortement organisées, se portant d'un seul élan jusqu'à des positions d'artillerie ennemie, faisant de nombreux prisonniers et s'emparant d'un matériel important.

A tenu ensuite solidement le terrain conquis, sous un bombardement intense et a donné une nouvelle preuve de son allant et de son énergie, dans l'attaque du 29 septembre.

Le lieutenant-colonel commandant le 2^e R. I. C. prend le commandement du sous-secteur le 19 février.

Le régiment reste dans ce sous-secteur jusqu'au 29 juillet. Les pertes ne sont pas considérables.

Le 29 juillet 1916, le régiment est relevé par le 4^e tirailleurs de la D. I. M., et va cantonner à Vaudecourt. Il y reste jusqu'au 14 août et le 15, il va en

lignes au nord-ouest de Dompierre, où il occupera le secteur jusqu'au 20 septembre 1916.

C'est pendant cette période qu'ont lieu les fameuses affaires de la Somme.

Le séjour en lignes est pénible et les relèves difficiles; les hommes sont presque enlisés. L'artillerie bombarde souvent et violemment les tranchées. Nos pertes sont sensibles, mais elles sont plus fortes chez l'ennemi.

Le 9 septembre, en vue de préparer une attaque de la 15^e D. I. C., le 2^e R. I. C. exécute à 17 heures une attaque partielle dans le but de s'emparer du front 550 - 551.

L'attaque, préparée par l'artillerie de tranchée, est exécutée par une équipe de grenadiers de la compagnie Le Bris, un peloton de la compagnie Pierre, une section de la compagnie Balades, appuyés par les mitrailleuses des C. M. 1 et C. M. 4.

L'attaque se déclanche à l'heure dite avec un entrain remarquable, qui met le régiment en complète possession des objectifs assignés. L'ennemi réagit fortement, tant au moyen de grenades que de contre-attaques et d'artillerie de tous calibres qui, à plusieurs reprises, exécute des tirs de barrage sévères sur la première ligne et la ligne de soutien.

Deux contre-attaques, l'une immédiate, l'autre à 17 h. 40, sont repoussées et nous restons maîtres du terrain conquis, en capturant 35 prisonniers et quatre mitrailleuses en bon état.

Jusque-là les pertes s'élèvent à 130 blessés ou disparus.

La nuit est employée à organiser la position conquise.

Le lendemain, 10 septembre, à 4 heures, l'ennemi déclanche un très violent tir de barrage et de contre-batterie, mais sans attaque d'infanterie. Nous avons

quelques pertes, mais nous conservons entièrement le terrain enlevé d'assaut la veille. Cependant, au moyen d'une attaque brusquée par liquides enflammés sur la section de la compagnie Le Bris occupant la tranchée du Poivre, l'ennemi parvient à nous ramener sur nos positions du 8.

La section qui a courageusement résisté et prononcé même une contre-attaque, est presque anéantie.

Les première et deuxième lignes sont violemment bombardées.

Les hommes qui combattent depuis cinq jours, toujours en éveil, sont très fatigués. Les communications téléphoniques sont difficiles, les lignes fréquemment coupées, ce qui oblige d'assurer la liaison des divers échelons par coureurs.

La 1^{re} brigade doit participer à l'attaque faite par le 2^e C. A. C. le 17 septembre.

L'attaque dans la zone de la brigade est dirigée par le colonel Monhoven.

A 4 h. 45, les éléments du secteur de gauche appuyés par le tir du 58, commencent leur progression vers le point 87.36, qu'ils atteignent vers midi.

Pendant ce temps, l'artillerie de tranchées exécute une préparation intense sur la tranchée du Poivre, depuis 86.35 jusqu'à 547. Le 75 tire en même temps aux environs du point 87.33.

Vers 14 heures, le capitaine Specel, commandant la 5^e compagnie, qui devait commander l'attaque sur le point 87.35, voyant la préparation suffisante et s'apercevant que des Allemands paraissent vouloir se rendre, déclanche son attaque avant l'heure fixée.

Il la dirige avec sa bravoure habituelle, mais malheureusement ses éléments de tête tombent sous le feu d'une mitrailleuse qui a réussi à se maintenir dans un boyau. Le capitaine Specel est tué ainsi que le sous-lieutenant qui commande la section d'attaque.

Les premiers éléments de cette section, après un moment d'hésitation, s'emparent de 87.35 et commencent à progresser vers le point 87.36 où la liaison est établie vers 18 heures.

(*) C^{ie} Rolland
du 70^e Bon Sais

En même temps que la section de la 5^e compagnie s'élançait à l'attaque, les éléments de la 2^e compagnie sénégalaise^(*) partaient des points 550 et 551, pour se jeter par 519 sur la tranchée du Poivre; ils se reliaient bientôt vers 87.35 à la 5^e compagnie et gagnaient du terrain vers 87.33, d'où après avoir anéanti une assez vive résistance d'un groupe ennemi, ils se reliaient aux éléments d'attaque de la 7^e compagnie qui arrivaient par le boyau 85-31 et par la tranchée du Poivre.

Au cours de cette attaque, nous avons pris dans la tranchée du Poivre 2 officiers, 70 soldats ennemis, dont 15 à 20 ont été tués par l'artillerie ennemie au cours de leur voyage à l'arrière et deux mitrailleuses.

Nos pertes sont très peu élevées, la 5^e compagnie a eu une quinzaine de tués, une vingtaine de blessés. Les deux autres compagnies ont eu un tué et chacune six à huit blessés dans l'attaque même. Par contre, les pertes ennemies sont considérables à en juger par le grand nombre de cadavres trouvés sur le terrain.

Au cours de l'avance, quand nous avons pris la portion de tranchée 85.35 - 449, nous y avons trouvé une centaine de cadavres. Le 58 faisait sauter en l'air corps et armes.

Dès la prise des objectifs, commence l'organisation de la nouvelle tranchée, organisation à laquelle viennent participer pendant la nuit, deux sections du génie.

L'ennemi réagit peu.

Les marsouins sont couverts de boue. Ils sont sales, leur barbe et leurs cheveux sont en broussailles, ils sont dans un état lamentable.

Du 20 septembre au 26 octobre, ils vont se reposer au camp de Marly, d'où ils font mouvement pour aller relever le 42^e à Belloy-en-Santerre.

La relève s'opère dans de bonnes conditions.

Le secteur était calme. Les marsouins y firent preuve d'endurance et souvent d'un beau courage.

« Un soir, rapporte un combattant, cinq grenadiers d'élite sous les ordres du chef d'équipe Duval (Jules), étaient volontaires pour aller reconnaître un poste avancé. Avant d'atteindre son but, l'équipe fut soumise à un violent tir de barrage de grenades. Obligée de revenir en arrière à cause du manque de munitions, elle fut chargée une heure après, de s'emparer du même poste.

« Les six grenadiers remontèrent et furent reçus cette fois encore par de terribles tirs de grenades et de jets de liquide enflammé.

« En plus de l'effectif du poste avancé, ils avaient devant eux, deux sections ennemies arrivées en renfort dès la première alerte. Les Boches en opposant une forte résistance n'attendaient que le fléchissement de l'équipe pour se porter en avant, mais nos braves poilus tenant vaillamment, donnèrent le temps à l'artillerie de tranchée d'appuyer leur action. Après quelques instants d'un tir très nourri, ils s'élançèrent en chantant la « Marseillaise », à l'assaut de la position qui tomba entre leurs mains. »

Le 29 octobre, l'artillerie ennemie se montre très active et nous cause quelques pertes et des dégâts assez importants.

Le colonel Mayer est nommé au commandement du régiment le 30 octobre, en remplacement du colonel Monhoven, désigné comme adjoint tactique du général commandant l'artillerie d'assaut.

Le 1^{er} novembre, la journée est calme, les boyaux et les tranchées sont dans un état lamentable. A cause de la pluie des jours précédents, dans tout le secteur, la boue monte jusqu'à mi-cuisses.

Le bataillon en ligne se prépare à être relevé.

Le 5^e R. I. C. vient relever le régiment qui cantonne à Chuignes le 10 novembre, où doit se faire l'embarquement en autos-camions. Le même jour, le régiment arrive à son nouveau cantonnement, Bayonvillers.

Le 1^{er} décembre 1916, il revient à Chuignes et occupe jusqu'au 6 décembre, le secteur Chuignes - Fontaine-les-Capy.

Il fait alors mouvement en camions automobiles et va cantonner à Esserteaux-Rossignol.

AISNE

Attaque du Chemin des Dames (16 Avril 1917)

Le 22 décembre 1916, le régiment se rend dans la zone de Cempuis où il cantonne jusqu'au 6 janvier 1917, date à laquelle il se porte dans la région de Juvignies pour gagner par étapes le secteur de Moulin Rouge, où il arrive le 16 janvier.

Il est relevé le 8 février par le 33^e R. I. C. et cantonne à Cohon jusqu'au 8 mars.

Le dit jour, il va cantonner à Fismes et relève le lendemain le 33^e R. I. C. dans le secteur de Vassognes.

Le régiment reste dans ce secteur assez calme jusqu'au 20 mars. Le 21, il va cantonner à Baslieux-les-Fismes et le 23 à Dravegny.

La marche exécutée par le 3^e bataillon dans la nuit du 7 au 8 février, mérite une mention particulière.

Le bataillon, dont les derniers éléments avaient été relevés le 7, vers 21 heures, se trouva rassemblé le 8, vers 1 heure, à 200 mètres au nord-ouest de Blanzzy-

les-Fismes, ayant déjà fait une étape d'environ 15 kilomètres. De là il devait être transporté en camions dans ses cantonnements de Vollome, ferme Party, distants d'environ 19 kilomètres. Les hommes qui avaient fourni en ligne un travail d'organisation sérieux, étaient fatigués; d'autre part, il faisait un froid très vif qu'une forte bise rendait encore plus sensible.

Quand les hommes eurent pris le café, le chef de bataillon Bastard, commandant le bataillon, fit appeler les commandants de compagnie et leur dit en substance : « Les autos qui doivent nous emmener n'arriveront qu'à six heures du matin; si les hommes se couchent par un froid pareil, ils risquent de ne pas se relever. Nous allons donc partir immédiatement; expliquez aux hommes la nécessité de cet effort. Les équipages resteront à Blanzky-les-Fismes et rejoindront demain matin. »

Le bataillon prit la route de Coulonges par Perles, Bazoches, Chéry-Chartreuve. Cette route prise par la glace brillait sous la lune comme un miroir. Des hommes à tout instant glissaient et s'étendaient de tout leur long. On essaya de marcher à travers champs, mais la terre inégale, dure comme de la pierre, rendait la marche très pénible. Le chef de bataillon ordonna des haltes fréquentes, mais très courtes en fin desquelles nul n'était laissé seul en arrière. La fatigue était telle que malgré le froid, les hommes s'endormaient à peine assis. Sur les plateaux au nord de Chéry-Chartreuve, un vent debout glacial causa aux hommes une réelle souffrance : le contenu des bidons, le pain étaient gelés.

A partir de la cote 210 (1 kilomètre nord-ouest de Dravegny), le bataillon ayant à sa tête le sous-lieutenant Duchet comme officier guide, quitta la grand-route et marcha directement à la boussole sur ses cantonnements à travers les champs couverts de neige

durcie. Enfin, vers 7 h. 30, une patrouille lancée en avant pendant la dernière halte, découvrit dans un repli de terrain, la ferme Party.

Vers 9 heures, le bataillon était installé dans ses cantonnements, heureux de l'effort accompli; une trentaine d'hommes à peine avaient été laissés en arrière dans différents cantonnements, au cours d'une marche de nuit d'environ 34 kilomètres en terrain accidenté, par un froid de 21° qu'une forte bise rendait plus aigu.

Le 26 mars 1917, le lieutenant-colonel Philippe vient prendre les fonctions d'adjoint au colonel Mayer.

Le régiment relève le 5° R. I. C. le 31 mars 1917. L'état-major est à Paissy. Il est relevé par le 4° mixte de la 38° D. I. le 4 avril, et va cantonner aux Creutes Marocaines, aux Creutes de l'Yser et à Paissy.

Jusqu'au 15 avril, les pertes sont peu élevées.

Le 15, les unités vont occuper leur emplacement pour une attaque. Le 1^{er} bataillon en première ligne et réduits; le bataillon Corneloup au ravin du Moulin, le 2° bataillon aux Creutes du Stand et le 3° bataillon rattaché au 57° R. I. C.

Le régiment doit prendre part à une offensive d'ensemble contre les organisations allemandes au nord de l'Aisne. Il a comme mission :

1° De s'emparer des trois lignes de tranchées allemandes du plateau des Dames et de prendre position sur la rive nord de l'Ailette.

2° De poursuivre son avance jusqu'à la Bièvre et ultérieurement jusqu'au mouvement de terrain de Moulin-Fermé.

Encadré à droite par le 53° R. I. C., à gauche par le 57° R. I. C., le régiment a, avant le déclanchement de l'attaque, ses trois bataillons échelonnés en profondeur; chaque bataillon étant chargé de conquérir l'objectif qui lui est assigné avec ses propres moyens.

Le 16 avril, à 6 heures du matin, l'attaque se déclenche. Le 1^{er} bataillon (bataillon A) ayant deux compagnies en première ligne, deux compagnies, deux sections de mitrailleuses avec un canon de 37 en réserve, deux sections de mitrailleuses avec chacune une escouade de voltigeurs, destinées à fournir des détachements de liaison, sort des tranchées à 6 heures et marche sur son objectif.

Les marsouins sont impatients de bondir sur l'ennemi. Un jeune officier, nommé de la veille, monte sur le parapet pour observer l'ennemi et le chemin à parcourir. Son sergent lui fait remarquer qu'il s'expose un peu trop. « Le devoir avant tout! » répond l'officier.

L'heure de l'assaut approche. Encore quelques minutes..., une minute... et l'officier franchit le parapet d'un seul bond en s'écriant « En avant! ».

Cet appel est écouté de tous ses hommes dont il était le camarade et le chef. Tous s'élancent bravement à l'attaque du blockhaus. A peine le sous-lieutenant a-t-il fait une vingtaine de mètres, qu'il tombe frappé mortellement devant toute sa section. Ses hommes s'arrêtent quelques instants, mais bientôt s'élancent avec une ardeur plus vive en entendant les cris répétés du chef : « En avant! En avant! ».

L'officier se tût et bientôt on l'entendit prononcer ces quelques mots d'une voix étouffée : « Ecrivez à ma mère..., dites au commandant de compagnie... », il ne put achever, et expira.

Accueilli par des rafales nourries de mitrailleuses, le bataillon, en dépit des pertes éprouvées et du terrain bouleversé, enlève dans un bel élan les tranchées de Franconie et de la Courtine. Les défenseurs peu nombreux, dont la plupart sont vêtus d'une tenue bleu horizon, se replient en courant.

La tranchée de Battemberg occupée par de petits détachements et des mitrailleuses, est également enlevée et ses défenseurs bousculés, malgré un barrage de pétards qui nous fait éprouver de nombreuses pertes.

Tandis que la compagnie de gauche (2^e compagnie) progresse par petits groupes, utilisant les trous d'obus jusqu'à la tranchée de Sadowa qu'elle occupe entre le boyau Nix et le boyau Kub, la compagnie de droite (1^{re} compagnie) continuant son mouvement dans la formation primitive, franchit la tranchée Sadowa et ne s'arrête qu'à la tranchée qui court le long de cette crête, entre le boyau Nix et le chemin, à 100 mètres à l'ouest de la route du Poteau d'Ailles.

La 1^{re} compagnie veut poursuivre le mouvement par le chemin à 100 mètres à l'ouest de la route d'Ailles, mais après une centaine de mètres faits sur ce chemin, le mouvement est arrêté par des feux puissants de mitrailleuses établies tout le long de la crête de la ferme de la Bovelle et dans cette ferme, sous des blockhaus qui les rendent invisibles et invulnérables. Les pertes qu'elles nous font subir sont énormes. La 2^e compagnie, de son côté, ne peut progresser pour la même raison.

A 7 heures, le mouvement en avant est complètement arrêté. Quelques nettoyeurs de tranchées descendent par le tournant du chemin 90.18 dans les abris à contre-pente entre le chemin et le boyau Nix. Ils font encore une trentaine de prisonniers, mais ne peuvent s'avancer vers la partie ouest du ravin, à cause des feux de mitrailleuses.

Voyant le mouvement des compagnies de première ligne suspendu, le chef de bataillon fait avancer les compagnies de réserve qui viennent renforcer les occupants de la tranchée de Sadowa; la 3^e compagnie sénégalaise entre le boyau Kub et le boyau Nix, et la

3^e compagnie du 1^{er} bataillon entre le boyau Nix et la route d'Ailles.

D'autre part, une section de mitrailleuses avec une escouade de voltigeurs, s'installe vers 7 h. 30 près de la route d'Ailles, au point 81.18, et assure la liaison avec le 53^e R. I. C. Une deuxième section s'établit à 100 mètres plus au sud, sur la route d'Ailles. Enfin, deux sections de mitrailleuses se mettent en batterie vers 7 h. 15, à l'intersection du boyau Nix et de la tranchée Camberg et ouvrent le feu sur les mitrailleuses de la Bovelle, que contrebat également le canon de 37, mais sans efficacité, les mitrailleuses ennemies étant sous blockhaus.

A partir de ce moment, la progression est enrayée. Les contre-attaques tentées par l'ennemi partant de la Bovelle sont toutes repoussées à la grenade. Le chef de bataillon Cassandre, commandant le 1^{er} bataillon, est tué au cours d'une de ces contre-attaques.

Les compagnies de tête du bataillon B (67^e bataillon sénégalais), ne voyant plus les éléments du bataillon A, abrités dans la tranchée de Sadowa et les trous d'obus environnants, viennent se confondre avec lui et, au bout de quelques instants, il se produit un mélange complet de toutes les unités.

Dans l'après-midi, le mouvement en avant de l'ennemi s'accroît. De nombreux groupes sont aperçus se faufilant vers le sud, par les boyaux, entre la Bovelle et la tranchée Deimling.

A 17 heures, cette attaque d'infanterie appuyée par un bombardement d'artillerie de gros calibre sur notre droite, vers la route d'Ailles, oblige la 2^e compagnie, dépourvue de grenades et de cartouches, à se replier sur la tranchée de Camberg.

L'artillerie ne répond pas aux demandes de tirs de barrage faites à maintes reprises par le bataillon.

Vers 19 heures, un mouvement général de repli se produit à l'est de la route d'Ailles, dans le secteur du régiment voisin; l'ennemi poursuit à la grenade et lance de nombreuses fusées éclairantes. Notre droite, appuyée à la route d'Ailles, est découverte. Les munitions sont épuisées, en particulier les grenades et les cartouches de mitrailleuses. Les corvées de ravitaillement envoyées au dépôt de la tranchée Martin, se perdent et ne reviennent pas.

Le capitaine Bernard, commandant le bataillon, devant la pression ennemie, donne l'ordre aux quelques éléments qui restent autour de lui, de se replier sur la tranchée Battemberg, à la droite des éléments du bataillon Boennec qui viennent de prendre position, mais la majorité des hommes impressionnés par le recul des fractions voisines dépassent la ligne fixée et se portent à l'ancienne première ligne française; quelques hommes seulement s'arrêtent sur la tranchée Battemberg.

Le 67^e bataillon sénégalais rassemblé depuis 3 heures dans la tranchée des Réduits, se met en mouvement à 6 heures et vient remplacer dans la parallèle de départ et la tranchée de doublement le 1^{er} bataillon. Il franchit la tranchée de première ligne à 6 h. 20 et suit à environ 500 mètres le bataillon de tête, en formation d'approche. Il traverse la tranchée de Franconie malgré un tir de barrage peu meurtrier du reste, et dépasse la tranchée de Battemberg.

A ce moment, environ 6 h. 45, le bataillon est soudainement pris d'écharpe et d'enfilade par des mitrailleuses ennemies situées aux alentours de la ferme de la Bovelle. En quelques instants, la colonne de droite perd la moitié de son effectif; celle de gauche est arrêtée net dans sa progression.

La compagnie de droite (compagnie Pommier) se jette dans la tranchée de Sadowa, tandis que l'autre,

avec son capitaine, poursuit son mouvement sur les pentes descendant vers l'Ailette, où elle fait 17 prisonniers, qui sont envoyés à l'arrière. Elle est arrêtée et doit se retrancher sur place.

La compagnie de queue de la colonne de droite, fait face à l'ouest et à la Bovelte, le long du boyau Kub.

Les deux unités ont perdu une grande partie de leurs cadres et sont complètement mélangées avec celles du bataillon A (1^{er} bataillon du 2^e R. I. C.) et du 53^e R. I. C. (régiment de droite).

Les débris des compagnies de gauche (Dumain et Arnaud) s'étendent le long de la tranchée Camberg, face au nord, mélangés à quelques éléments du 1^{er} bataillon du 2^e R. I. C.

Toute la journée, le bataillon reste fixé par les tirs de mitrailleuses et d'artillerie ennemies, qui occasionnent des pertes sévères et rendent la transmission des ordres très difficile. Le bataillon ne possède plus ni grenades, ni cartouches.

Vers la fin de la journée, les Allemands profitant de notre manque de munitions, essayent de nous refouler de front à la grenade. Les débris des compagnies Pommier, Poulignan et Daumain reculent peu à peu, repassant par la tranchée de Camberg vers la droite du bataillon Boennec.

Le mouvement de repli de la droite (53^e R. I. C.) s'accroissant, un grand nombre de tirailleurs suivent ce mouvement et, à la faveur de l'obscurité, refluent vers l'arrière.

Le chef de bataillon commandant le 67^e B. T. S. se trouve bientôt seul avec une poignée d'hommes, sans cartouches ni grenades, en arrière des éléments du bataillon Boennec, qui ont pris position dans la tranchée de Battemberg. Il se porte vers les lignes françaises pour essayer de rallier les débris de son bataillon et reconstituer une troupe de quelque effectif.

Le bataillon C (2° bataillon du 2° R. I. C.), sort à 6 heures de la grotte du Stand de Paissy et vient prendre place derrière le bataillon B. Le passage de la vallée s'effectue sans pertes, malgré le tir de barrage.

Le mouvement ayant lieu par les boyaux d'Arras et d'Anvers, il résulte un certain retard pour le franchissement de la parallèle de départ : une dizaine de minutes environ.

Dès l'arrivée sur le terrain ennemi, la marche est ralentie par les mitrailleuses en position sur l'éperon de la Bovelles.

Voyant le mouvement des bataillons de tête suspendu, le chef de bataillon arrête son bataillon et se porte en avant avec sa liaison.

Vers 9 heures, un trou causé surtout par les pertes, s'étant produit au centre du régiment, le chef de bataillon Boennec envoie en avant la compagnie Favirot (5°) suivie de la compagnie Gauthier (7°) en soutien.

La 5° compagnie arrive ainsi à environ 60 mètres de la tranchée de Sadowa et organise rapidement quelques éléments de tranchée.

La compagnie Gauthier s'organise également en échelon à droite, en arrière de la 5° compagnie.

Les deux autres compagnies du bataillon (Richer de Forges et Lucas) restent dans la tranchée de Franconie.

Le caporal Clément, de la 6° compagnie, isolé avec une équipe de grenadiers, repousse une contre-attaque boche forte de 50 hommes, en criant aux poilus qui sont auprès de lui : « Voici les Boches, allez-y les gars! ». L'ennemi est maintenu.

Une contre-attaque ennemie, déclanchée vers 11 h. 30 sur la 5° compagnie est vigoureusement repoussée.

Vers la droite, sur la tranchée de Battemberg, la liaison avec le 53° R. I. C. est assurée par des fractions de la 7° compagnie à 11 h. 40.

A 13 h. 30, l'ordre est donné de regrouper le bataillon en arrière. Le chef de bataillon Boennec reporte dans la tranchée de Franconie la compagnie Gauthier, mais par suite de tirs violents de mitrailleuses et d'artillerie, qui rendent très difficile un mouvement de la 5° compagnie, il laisse cette unité en place, se réservant de faire exécuter le mouvement de nuit.

Vers 19 heures, s'étant aperçu d'un mouvement de repli du régiment voisin, mouvement qui se transmettait aux éléments de droite du régiment et en particulier aux sénégalais, le commandant Boennec donne l'ordre à la compagnie Gauthier et à la C. M. de venir occuper la tranchée Battemberg.

Le sous-lieutenant Grégoire, commandant la C. M. 2, voyant la menace dessinée par la contre-attaque boche, sa compagnie étant déjà à demi-encerclée, s'écria : « Il faut conserver tout le terrain conquis », puis s'attaquant à un soldat allemand qui s'avancait à quelques pas de lui, l'abattit d'un coup de revolver, mais fut à son tour frappé mortellement au moment où il se retournait pour s'attaquer à un autre Boche.

Les éléments épars de la 5° compagnie et du 1^{er} bataillon entraînés dans le mouvement de repli, ont pu être recueillis, grâce à l'héroïque intervention de la C. M. 2 et de la compagnie Gauthier.

La liaison avec le 53° R. I. C. est assurée pendant la nuit par patrouilles.

La journée du 17 avril est consacrée à l'organisation de la position conquise.

Le régiment est relevé le 18 avril par le 64° de ligne et va cantonner au château de Bellevue et aux Creutes de l'Yser.

Dans cette attaque, le régiment a eu des pertes sérieuses : 6 officiers tués, 20 officiers blessés ou disparus, plus de 100 soldats tués et plus de 700 blessés ou disparus, y compris les Sénégalais.

LORRAINE

Secteur de Vého (Avril à Août 1917)

Le 20 avril, le régiment cantonne à Bazoches.

Le lieutenant-colonel Philippe prend le commandement du 2^e R. I. C. en remplacement du colonel Mayer.

Le 21 avril, le régiment est enlevé en camions automobiles et va cantonner à Villevenard jusqu'au 26. Il y reçoit un gros renfort (7 officiers et 315 soldats), puis se porte dans la zone Trouan-le-Grand et Trouan-le-Petit dans la journée du 27 et y reste deux jours.

Le 29, il va dans la zone Aubigny-sur-Aube et le 30, vers Dampierre-sur-Aube.

Le 10 mai, le régiment embarque à Arcis-sur-Aube pour gagner Bayon.

Le 24 mai, le 2^e R. I. C. cantonne à Marainviller et entre en secteur le 25 mai, pour occuper le sous-secteur de Domjevin jusqu'au 21 août.

Pendant cette période, l'ennemi effectue, le 4 août, un coup de main sur le front du régiment.

Depuis plusieurs jours, l'activité de l'artillerie ennemie avait augmenté. On se demandait si ses tirs n'étaient pas des représailles sur nos défenses accessoires ou nos batteries qui avaient tiré plus que de coutume, ou des réglages préliminaires en vue d'un coup de main. Cette dernière opinion était celle du chef de bataillon Boennec.

Le 4 août, à 1 heure précise, après une nuit très calme, l'ennemi déclanche soudain un violent bombardement par minen et obus de tous calibres (77, 88,

105 et 150) sur tout le front compris entre Emberménil jusqu'au P. R. Unal (quartier Zeppelin).

Peu après, entre 1 h. 15 et 1 h. 30, une attaque d'infanterie ennemie se développe sur le front Cuisiniers-Poncheville.

Dans le quartier Sapinières - Vého ouest, le bombardement intense déclanché à 1 heure, frappe surtout les P. R. Gimel, Cuisiniers, Poiriers, Sapinières-Station, les P. C. des Quatre-Chemins et des Deux-Noyers, les principaux boyaux d'accès (Cuisiniers, Poiriers), la route Vého - Quatre-Chemins.

Dès le commencement du bombardement, toutes les garnisons du Quartier sont alertées, les emplacements de combat pris. Le chef de bataillon Boennec, contusionné au début de l'action, le commandement du quartier Sapinières - Vého ouest est pris par le capitaine Benezet.

Sur le front du quartier Sapinières, il n'y a aucune action d'infanterie. Les patrouilles qui se trouvent à l'extérieur de nos réseaux, surprises par le bombardement peuvent rentrer dans nos lignes sans rencontrer d'ennemis et sans pertes.

Entre 1 h. 15 et 1 h. 30, une violente attaque se produit sur le front du C. R. des Deux-Noyers, principalement à sa droite sur le P. R. Gimel.

La garnison de ce P. R. est constituée par un peloton de la 6^e compagnie du 2^e R. I. C. (sous-lieutenant Le Cars). Ce peloton détache deux groupes de quatre hommes et un caporal aux petits postes 1 et 2, pour assurer la surveillance rapprochée.

Dès le commencement du bombardement, la garnison est immédiatement alertée et occupe ses emplacements de combat. Une fraction disponible de 11 hommes reste dans son abri près du P. C. du commandant du P. R., prête à parer à toute éventualité. Le tir de barrage est demandé par fusées, la communication

téléphonique ayant été coupée et le poste optique détruit par les obus.

Vers 1 h. 20, un violent combat s'engage. Les Allemands pénétrant par trois brèches créées dans nos réseaux par des charges allongées, attaquent nos petits postes 1 et 2.

Le petit poste 1, renforcé par la section de l'adjudant Brelivet, résiste énergiquement, mais il est attaqué de face par le groupe ennemi qui a pénétré par la brèche faite devant le petit poste et en arrière par une fraction qui, s'étant infiltrée dans la tranchée nord de l'ouvrage, est venue l'attaquer à revers par le boyau Gimel.

Il n'est pas possible de ravitailler Brelivet en grenades.

Ce dernier, après avoir épuisé toutes ses munitions, se replie avec les survivants de son groupe par la plaine et vient rejoindre le sous-lieutenant Le Cars à l'extrémité sud de l'ouvrage.

Le petit poste 2, violemment assailli, ne peut résister; tous ses occupants sont tués, blessés ou pris.

La fraction ennemie qui a attaqué le P. R. rentre dans le boyau Gimel, le suit tout d'abord vers l'ouest et se heurte à la chicane qui ferme l'entrée du P. R. Cuisiniers. Arrêtée dans sa marche, elle revient sur ses pas et contourne le P. R. Gimel par le sud, où elle est arrêtée par le groupe du sous-lieutenant Le Cars.

Ce dernier, voyant l'irruption de l'ennemi dans son P. R. a groupé le faible effectif dont il dispose au sud de l'ouvrage à proximité de l'abri à munitions. Il reçoit énergiquement l'ennemi qui s'avance par l'ouest et par l'est et arrête net sa progression. Sur ces entrefaites arrive par la plaine, une section de renfort commandée par l'adjudant-chef Lambache, envoyée par le capitaine Richer de Forges, commandant le C. R.

L'ennemi se retire rapidement sans attendre le nouveau choc et un bombardement terrible d'obus de tous calibres et de minen s'abat sur le P. R.

L'adjutant-chef Lambache reçoit l'ordre de pousser en avant pour s'assurer que l'ouvrage a été complètement évacué par les Allemands. Il se porte immédiatement à la tranchée nord du P. R. qu'il dépasse sans rencontrer personne. Le sous-lieutenant Le Cars rend compte à 3 h. 30 que l'ennemi a évacué Gimel.

Les pertes s'élèvent à un caporal et quatre hommes tués, un sergent, deux caporaux, deux hommes blessés, un caporal et un homme disparus. Les Allemands laissent six morts et six blessés sur le terrain.

Le P. R. Cuisiniers était défendu, le 3 août, par un peloton de la 11^e compagnie du 39^e R. I. T., commandé par le sous-lieutenant Frenant.

Au premier obus, tous les emplacements de combat sont occupés et le tir de barrage est aussitôt demandé par fusées.

A 1 h. 10, la sentinelle du boyau de Lille est attaquée à la grenade. Elle riposte par un tir de F. M. et le jet de quelques grenades. L'ennemi n'insiste pas.

A 1 h. 30, un groupe ennemi venant par le boyau Gimel, tente de forcer la chicane du P. R. Il est repoussé par nos grenadiers. Une petite fraction allemande longe le réseau d'encerclement et tente une irruption par la face sud de la position. Cette manœuvre est éventée par nos sentinelles qui se trouvent à proximité de la chicane. Le groupe est dispersé à coups de fusil.

Voyant que l'éveil est donné et qu'ils ont perdu le bénéfice de la surprise, les Allemands n'insistent pas dans leur attaque sur le P. R. Cuisiniers et se replient.

Au début du bombardement, le capitaine Richer de Forges, commandant le P. R. des Deux-Noyers, avait été privé de toutes liaisons téléphoniques avec le P. R.

Gimel et peu après avec le P. R. Cuisiniers. Il avait pu confirmer néanmoins à la batterie A. C. O. les demandes de barrage faites à l'aide de fusées rouges par ses P. R.

Ses observateurs lui avaient signalé vers 1 h. 10 un combat à la grenade vers Gimel et Cuisiniers. C'est le seul renseignement qu'il put obtenir jusqu'à 2 h. 10 où un agent de liaison du P. R. Gimel vint lui apporter une demande de renfort verbale. Cet agent de liaison donna quelques détails, l'ennemi avait pénétré dans le P. R. dont la garnison tenait la partie sud. Le capitaine Richer de Forges envoya aussitôt à Gimel une section de renfort sous les ordres de l'adjudant-chef Lambache.

Peu après, cette demande fut confirmée par un message optique envoyé par le P. R. Cuisiniers et reçu par l'intermédiaire du poste des Quatre-Chemins.

Le commandant du C. R. Vého ouest était relié à son commandant de quartier par coureurs et optique. Le téléphone avait été coupé dès le début de l'action avec les Quatre-Chemins, néanmoins, il conserva toujours la liaison téléphonique directe avec le P. C. du sous-secteur de Domjevin, par lequel il reçut tous renseignements sur la situation à sa droite. Ces renseignements furent aussitôt communiqués au commandant du quartier.

Prévenu à 2 h. 55 que le P. R. Belgique était occupé par l'ennemi, que l'on était sans nouvelles de Remabois, et que les Boches auraient été vus dans le boyau de Remabois, le capitaine Richer de Forges se couvrit à sa droite par une demi-section qu'il envoya occuper la vieille tranchée des Deux-Noyers, à l'est de l'emplacement de mitrailleuses N. D. 6.

A 4 h. 30, les deux artilleries cessèrent leur tir et tout était terminé.

Dans le C. R. Vého-est, le bombardement affectait surtout les P. R. Poncheville, Belgique et Remabois, et était accompagné d'un violent barrage sur les boyaux de Belgique, Remabois, route de Vého - Lintrey et ligne de soutien. Ce tir comprenait des obus de tous calibres (percutants et fusants) et des minen de gros calibre.

Peu après, une très forte attaque d'infanterie avait lieu sur le front du C. R. Elle rencontra une résistance particulièrement acharnée des nôtres et s'y brisa. Le grand nombre de cadavres allemands sur le terrain ainsi que le chiffre de nos pertes donnent une idée de la violence de l'attaque.

Le P. R. Belgique surpris par l'ennemi compte 5 tués, 10 blessés et 37 disparus.

Le P. R. Remabois était défendu par un peloton de la 9^e compagnie du 39^e R. I. T. et une demi-section de la 10^e compagnie du même régiment, sous les ordres immédiats du commandant de la 9^e compagnie.

L'entrée du P. C., où se trouve le commandant du P. R. (capitaine Fauvelle) ainsi qu'un officier de ronde du 7^e d'artillerie à pied (lieutenant Angelis) fut obstruée par l'écroulement du boyau d'accès, tout au début du bombardement. Un obus acheva la destruction de l'abri et mit le feu aux fusées-signaux rassemblées près du P. C. L'incendie gagna les boiseries disloquées par l'effet des projectiles. Quelques instants après, l'ennemi abordait le P. R. par la tranchée Lechère, la tranchée Marmaz, le boyau Remabois et par la face sud.

La garnison alertée aux premiers coups de canon, occupait ses emplacements de combat. Le sous-lieutenant Bourreau défend les faces est et nord; le sous-lieutenant Jouette, la face sud dans laquelle se trouve la fraction réserve de P. R.

Le sous-lieutenant Bourreau refoule à la grenade les assaillants qui avaient pénétré dans la tranchée Lechère et la face est de l'ouvrage et réoccupe les chicanes d'entrée dont les défenseurs ont été enlevés dès le début.

Le sous-lieutenant Jouette repousse une fraction qui avait abordé le P. R. par la face sud et qui tentait d'incendier l'abri à l'aide de lance-flammes. Trois des agresseurs sont tués, le reste recule et vigoureusement poursuivi à la grenade, finit par abandonner le combat et bat en retraite.

Le chef de bataillon commandant le C. R. Vého - est, est dès le début du bombardement privé de communications téléphoniques avec ses P. R. de première ligne et ne peut se mettre en liaison avec le P. C. des Sources que par coureurs.

Sans aucun renseignement sur ce qui se passe en première ligne, cet officier supérieur alerte sa réserve de Vého - Vergers (10^e compagnie du 39^e R. I. T.) et lui fait prendre position dans les tranchées de la ligne de soutien au nord de Vého - Vergers.

Vers 2 heures, le sergent Daumas (du 2^e R. I. C.) qui est allé accompagner le lieutenant Angelis pendant sa ronde, arrive à Vého - Vergers et rend compte que le P. R. Remabois est fortement bombardé, entouré par les Allemands dont il a vu un des groupes dans Ravaud - ouest.

Le commandant du C. R. Vého - est pousse immédiatement une des sections de la compagnie de réserve qui avait pris position au nord de Vého - Vergers, vers l'ancienne tranchée de la Lucarne, avec mission de battre et reconnaître le terrain en avant, de façon à arrêter toute infiltration.

A 2 h. 30, un coureur envoyé vers Belgique revient au P. C. du C. R. annonçant que le P. R. Belgique venait d'être pris et la garnison était prisonnière. Une

patrouille est aussitôt envoyée sur Belgique pour confirmation.

A 3 h. 15, un message du commandant du peloton des Sources confirme que le P. R. Poncheville a été attaqué et qu'il y a beaucoup de tués et de blessés par suite du bombardement. Le commandant du peloton sénégalais a envoyé une section de renfort au P. R. Poncheville.

Le commandant du C. R. demande alors téléphoniquement au lieutenant-colonel commandant le sous-secteur, l'autorisation d'employer la compagnie réserve du sous-secteur de Vého - Village. Cette autorisation est accordée et trois sections se portent rapidement aux Sources pour renforcer la réserve. La 4^e section est conservée provisoirement à Vého - Vergers pour parer à toute éventualité.

Sur ces entrefaites, la patrouille qui avait été envoyée vers Belgique pour rapporter des renseignements rentre, accompagnant le lieutenant Deslande, commandant le P. R. Belgique, blessé sérieusement au cours de l'attaque. Cet officier confirme la prise du P. R. Belgique. En même temps, trois prisonniers capturés par la section qui a pris position à Lucarne, arrivent au P. C.

Ces divers renseignements sont immédiatement communiqués au P. C. du sous-secteur qui prévient le commandant du C. R. Vého - est, que deux compagnies du bataillon réserve de D. I. sont mises en mouvement sur Vého, pour organiser, le cas échéant, une contre-attaque sur les positions perdues.

A 4 h. 30, arrive un nouveau message du commandant du peloton des Sources annonçant que l'ennemi a abandonné le combat à Poncheville, mais qu'il y a eu de nombreuses pertes, en particulier le sous-lieutenant Jouhaud, commandant le P. R., tué. D'autre

part, deux nouveaux prisonniers sont capturés dans le boyau Remabois et dirigés sur le P. C. du C. R.

L'ordre est donné à la compagnie coloniale dirigée sur les Sources, de pousser des patrouilles sur Remabois et Belgique, afin de s'assurer si l'ennemi s'en est emparé et s'y maintient. Les deux compagnies de réserve de D. I. avec le chef de bataillon Chibas-Lassalle arrivent à Vého - Vergers à 5 h. 30. Cet officier supérieur prend le commandement du C. R.

Ces deux compagnies ne sont pas employées car, peu après, arrive le renseignement que Remabois a tenu et que l'ennemi a évacué Belgique, qui vient d'être réoccupé par la 7^e compagnie du 2^e colonial.

Tous les renseignements recueillis sur l'attaque du 4 août établissent qu'elle avait été montée par l'ennemi avec un soin tout spécial et des effectifs très forts, environ 800 hommes de Stosstrupps. Le matériel de toute nature abandonné sur le terrain, montre que les Allemands n'avaient rien négligé pour la réussite de cette opération, dont les résultats n'ont certainement pas répondu à leur attente.

Grâce en effet à la vaillance déployée par nos troupes, l'attaque ennemie s'est heurtée à une résistance acharnée; partout elle a échoué, sauf à Belgique. L'ennemi a dû se retirer abandonnant 13 prisonniers et une trentaine de cadavres sur le terrain et ramenant de nombreux blessés.

Après cette affaire, le régiment va au repos. Le 22 août, il se rend à Marainviller, le 27 à Xermaménil et le 28 à Hattonville, où il reste jusqu'au 19 septembre, date à laquelle il s'embarque à Einvaux et se rend dans la zone d'Echenay, dans la Haute-Marne.

VERDUN

(Septembre à Novembre 1917)

Les 24 et 25 septembre, le régiment est transporté en camions automobiles à Verdun.

Sauf les permissionnaires, le régiment est presque au complet et chaque bataillon est renforcé d'une compagnie sénégalaise.

Dans la nuit du 26 au 27 septembre, le 2^e bataillon (chef de bataillon Boennec) monte en première ligne dans la zone du Chaume, quartier des Deux-Bois.

Le 1^{er} bataillon (chef de bataillon Chibas-Lassalle) dans la même nuit, remplace le bataillon de réserve, dans la région du ravin de l'Hermitage.

Le 3^e bataillon (chef de bataillon Grossard), se porte en première ligne dans le quartier des Quatre-Chemins, dans la nuit du 27 au 28.

Nous relevons des éléments du 53^e R. I. C. à droite et du 320^e de ligne à gauche.

Ces deux régiments ont été fortement éprouvés par l'attaque allemande du 24 septembre. A droite, nous sommes en liaison avec le 415^e de ligne et à gauche avec le 6^e R. I. C.

Le lieutenant-colonel Philippe rejoint le P. C. Louise le 27 et prend le commandement de la zone le 28. La situation était délicate, car tranchées et boyaux en première ligne étaient à peine ébauchés et continuellement démolis par le bombardement adverse. Les défenses accessoires n'existaient pas; les quelques réseaux bruns ou ribards posés étaient immédiatement détruits par le bombardement allemand. Notre aviation était notoirement insuffisante, et les avions ennemis régnaient en maîtres dans les airs, explorant nos positions de l'avant et de l'arrière, descendant très près du sol et ne s'éloignant un peu que par suite du tir des

mitrailleuses. Les Allemands faisaient un grand usage des obus à gaz toxiques (lacrymogènes et ypérite), nous causant ainsi des pertes assez lourdes.

Le terrain est formé de vallonnements et de collines sur lesquels autrefois s'étalaient verdoyants les bois touffus du Chaume, de l'Herdebois, de la Caillette, de Bezonvaux, d'Hardaumont. Aujourd'hui c'est un paysage lunaire qui s'offre à nos yeux. Le terrain est bouleversé, ravagé, retourné par les obus. Il semble un véritable échiquier de trous d'obus; quelques rares troncs d'arbres calcinés rappellent par ci par là l'ancienne végétation. L'humus a disparu.

Terrain de désolation. On sent la mort à chaque pas. Les milliers de morts eux-mêmes tombés là depuis février 1916 ne dorment pas en paix; leurs tombes sont retournées par la mitraille.

Qui ne se rappelle ces noms à jamais célèbres : les carrières d'Haudremont, le ravin du Helly, d'Eurias, de la Neuville, etc...

Le Boche criminel y lance à tout instant les gaz les plus nocifs qui circulent au fond des ravins, font de nombreuses victimes et se dissipent lentement.

Le ravitaillement est pénible. Il faut aller loin, monter et descendre sans cesse, franchir rapidement sous les barrages journaliers le fond des ravins, suivre d'interminables boyaux souvent bombardés. C'est là que pendant deux mois, les vaillants soldats du 2^e R. I. C. vont faire preuve d'une endurance héroïque.

Dans la nuit du 25 au 26 septembre, le bataillon Grossard qui se portait au P. C. de l'Hermitage est arrêté par un violent tir de barrage; les gaz toxiques s'accumulant dans les fonds, la 9^e compagnie et la 3^e compagnie sénégalaise sont très sérieusement éprouvées. L'artillerie allemande pendant tout ce séjour a été d'une activité inaccoutumée.

Chaque jour un tir de barrage était déclenché au petit jour et le soir à la tombée de la nuit. Notre 75 y répondait généralement avec beaucoup de célérité et de précision.

Dans la nuit du 28 au 29 septembre, à la suite d'un violent tir de barrage allemand, quatre groupes ennemis tentent d'approcher du front du bataillon Gros-sard, tandis qu'un autre était signalé devant le front du bataillon Boennec.

Notre première ligne ne fut pas endommagée.

Les Allemands exécutèrent en même temps un tir violent vers l'arrière avec obus toxiques et causèrent des pertes parmi les troupes de réserve (1^{er} bataillon, Chibas-Lassalle, les corvées de ravitaillement et les travailleurs.

L'accumulation des gaz toxiques était telle que le médecin chef, avec la plus grande partie de son personnel, fut intoxiqué dans son poste de secours du ravin de la Vauche, malgré toutes les précautions prises. Le poste de secours dut être évacué et transporté au ravin de l'Hermitage.

Le colonel fit adresser à tous ses vaillants soldats le bel Ordre suivant, pour leur dire sa confiance :

Le régiment occupe une position dite des Chaumes, reconquise récemment par les troupes françaises et dont la possession a son importance capitale aussi bien pour l'ennemi que pour nous.

Le 25 septembre, l'ennemi a lancé une forte attaque pour reprendre cette position. Il a subi un échec complet, grâce à la résistance héroïque des troupes que nous avons relevées.

Le général von Sadern, haranguant sa division en vue de cette attaque, s'est exprimé dans ces termes : « l'ancienne position allemande doit être enlevée *coûte que coûte* et il faudra s'y maintenir ».

Il faut donc nous attendre, au cours de notre séjour dans la région, à de nouvelles attaques de l'ennemi. Serons-nous

soldats coloniaux, inférieurs à nos camarades de l'armée métropolitaine?

Je vous dis à vous mes amis : Notre mission est bien simple. Il faut tenir *coûte que coûte* sur la position dont nous avons la défense. L'ennemi ne s'en emparera qu'en marchant sur nos cadavres.

Le chef de corps compte que tous sont prêts aux plus grands sacrifices pour mener à bien la tâche qui leur incombe.

Haut les cœurs!

Que Dieu nous garde et seconde nos efforts!

Le commandant de la 6^e compagnie (gauche) qui avait demandé au colonel que l'artillerie de barrage soit vigilante, car ses hommes étaient figés dans la boue, qu'on ne pouvait réussir à écouler et dont il signalait l'état de fatigue, leur donna lecture des chaudes paroles du colonel.

Les vaillants guerriers du 2^e R. I. C. réconfortés par leur chef tiennent stoïquement en dépit du froid et de la pluie persistante.

En descendant des tranchées, un officier et 50 hommes furent évacués pour gelure des pieds, mais ils avaient conservé la position.

Le 1^{er} octobre, à 5 h. 45, violent tir de barrage de tous calibres, donnant l'impression d'une attaque; elle se produit sur le 415^e de ligne et notre compagnie de droite, du bataillon Boennec, prend part à la lutte. Ses trois lieutenants y furent blessés. Le 415^e subit des pertes importantes.

Le 2 octobre, à 21 heures, le bombardement redoubla d'intensité devant le bataillon Grossard, mais l'infanterie allemande ne put déboucher, arrêtée net par nos tirs de barrage.

Dans la nuit du 3 au 4 octobre, le 1^{er} bataillon relevé, va cantonner aux ravins du Helly et de la Couleuvre. Le 2^e bataillon, dans la nuit du 4 au 5, s'établit aux abris Fleury, le 3^e bataillon au champ de tir.

Cette période fut très dure, surtout pour le 3^e bataillon. Nos pertes sont considérables et dues presque uniquement aux gaz et bombardements :

Officiers : tués, 2; blessés ou intoxiqués, 10; disparus, 2; total : 14.

Troupe, 2^e R. I. C. : tués, 47; blessés ou intoxiqués, 338; disparus, 7; total : 392.

67^e B. T. S. (Européens) : tué, 1; blessés ou intoxiqués, 26; disparus, 2; total : 29.

67^e B. T. S. (Indigènes) : tués, 18; blessés ou intoxiqués, 189; disparus, 7; total : 243.

Les 4 et 5 octobre, le 2^e R. I. C. est relevé dans la zone Chaume, par le 5^e R. I. C. et placé en réserve aux ravins du Helly et de la Couleuvre, aux abris Fleury et à ceux du champ de tir. Dans cette situation, les hommes n'ont joui que d'un repos relatif, car tous les abris sont insuffisamment aménagés et il leur est impossible de procéder à des soins de propreté corporelle ou de laver leur linge. Les bombardements y sont des plus fréquents.

Le 8 octobre, le régiment remonte en ligne pour relever le 6^e R. I. C. dans la zone Herdebois, avec des effectifs très réduits par les pertes subies également du départ des permissionnaires et du renvoi, le 6 octobre, des compagnies sénégalaises. Les compagnies du 1^{er} bataillon (Chibas-Lassalle) qui est en première ligne et celles du 3^e bataillon (Grossard) ne comptent guère à leur effectif qu'une moyenne de 60 hommes.

Les nuits sont noires, le temps sombre et pluvieux, les relèves et les corvées de ravitaillement deviennent de plus en plus difficiles. Il est inutile de songer aux boyaux pour la circulation, il faut utiliser les pistes, c'est-à-dire marcher à découvert.

Dès le 6, le bombardement allemand était tellement intense sur le front de la 15^e D. I. C. qu'on pouvait s'attendre à une attaque; des prisonniers déclarèrent

qu'elle aurait eu lieu le 7 si le mauvais temps ne s'y était opposé.

Le 1^{er} bataillon s'établit en première ligne dans le quartier Azanne, dans la nuit du 8 au 9. Dans la nuit du 9 au 10, le 2^e bataillon vient se placer à la gauche, dans le quartier Hadime. Le 3^e bataillon est porté en réserve dans les ravins du Helly et de la Couleuvre.

Le lieutenant-colonel Philippe arrive au P. C. Maître dans la matinée du 10 octobre.

Le 10 octobre, à 4 h. 45, se déclanche un tir de bombardement allemand d'une violence extrême sur nos premières lignes avec des obus incendiaires. Vers 5 heures, l'infanterie allemande attaque les tranchées de Lohengrin et du Delta, occupées par les 1^{re} et 2^e compagnies. La défense est vigoureuse, mais l'ennemi fait usage de minenwerfer. La supériorité numérique des Allemands est énorme et les sections de soutien se fondent rapidement dans la lutte. La 1^{re} compagnie est anéantie avec tous ses officiers.

Les survivants d'une section privée de chef, ne savaient quelle conduite tenir. A ce moment critique on entend quelqu'un crier : « Et moi! qu'est-ce que je fais là? Eh bien, les gars, c'est moi qui commande la section! ».

C'était le caporal Lessard (Ernest), à peine revenu à ses sens d'un ensevelissement par obus, blessé à la tête, saignant de la bouche et des oreilles, oubliant de se faire soigner, toujours prêt à riposter aux assauts opiniâtres de l'ennemi. Les hommes hypnotisés par le courage du caporal opposent la plus héroïque résistance à l'ennemi, dont l'attaque se brisa sur ce noyau de braves.

Les débris de la 2^e compagnie se rallient autour du lieutenant Sebelin qui se replie vers la gauche, le long de la route d'Ornes.

A 9 heures, une première contre-attaque (3^e compagnie, capitaine Kervella) est lancée, mais échoue devant la supériorité de l'ennemi.

Le bataillon Ryckelinck, du 6^e colonial, quoique éprouvé, vient au secours du 2^e colonial. A 14 heures, il tente une deuxième contre-attaque, une troisième sera tentée à 17 h. 30.

Ces contre-attaques bien que vigoureusement menées ne nous permettent pas de reprendre notre première ligne, mais elles arrêtent la progression de l'adversaire et l'empêchent de s'emparer de la position qu'il convoitait.

Nous nous établissons dans la tranchée des Renards.

La liaison avec le bataillon Boennec a été constamment conservée, celle avec le 5^e R. I. C. a été rétablie dans la journée.

Le bataillon Boennec avait une section anéantie par les lance-flammes.

Notre ligne se reconstituait malgré un bombardement intense qui n'a pas arrêté de la journée.

Dans la nuit du 11 au 12, le bataillon Grossard relève les bataillons Ryckelinck et Chibas-Lassalle fort éprouvés. Le 23^e de ligne arrive en renfort de D. I.

Le bombardement allemand diminue d'intensité à partir du 11; aucune action d'infanterie. La relève des 2^e et 3^e bataillons du 2^e R. I. C. s'effectue dans les nuits du 13 au 14 octobre, sans incident notable; ils viennent cantonner dans la région de Verdun, d'où ils seront enlevés par camions-autos pour être transportés dans la zone de Joinville-sur-Marne, le 16 octobre.

Nos pertes pour cette période sont de :

Officiers : blessés ou évacués, 6; disparus, 8; total : 14.

Troupe : tués, 34; blessés, 155; disparus, 179; total : 368.

Les derniers jours furent pénibles par suite de la température glaciale.

Le 2^e colonial a subi des pertes cruelles et dans des circonstances particulièrement pénibles, perdant plus de la moitié de ses officiers engagés et de ses soldats.

Sans abris, dans un terrain bouleversé, à l'aspect chaotique et devant un ennemi supérieur en nombre et toujours agressif, sous les bombardements les plus violents et malgré pluie, boue, froid et privations de toutes sortes, le 2^e R. I. C. a tenu jusqu'au bout le secteur qui lui était confié, avec un moral imperturbable.

« Je tiens à signaler, écrit dans son rapport le chef de bataillon Boennec, d'une façon toute spéciale, la tenue, le moral de la troupe qui, sous le bombardement incessant, sous une pluie presque continuelle, dans la boue au-dessus du genou, a continué à tenir et à souffrir physiquement, conservant le terrain qu'elle avait la mission de garder. »

Le 13 octobre 1917, le régiment descendit des lignes et le 17, le colonel Philippe faisait l'éloge suivant de sa résistance et de son courage :

AUX OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET
SOLDATS DU 2^e COLONIAL :

Je suis heureux de vous adresser à tous mes félicitations pour la brillante conduite que vous avez tenue au cours de votre séjour dans la région de Verdun et de vous témoigner mon entière satisfaction.

Pendant cette dure période de 20 jours, vous avez fait preuve, dans les circonstances les plus difficiles, des plus belles qualités militaires. Je ne fais pas seulement allusion à votre bravoure, qui est l'apanage de tous, mais j'admire votre abnégation, votre ténacité, votre endurance à supporter sans le moindre murmure les pires fatigues, en un mot votre esprit de sacrifice. Vous avez parfaitement répondu à l'appel que je vous ai fait le 30 septembre.

L'ennemi, grâce à une supériorité numérique considérable et à des moyens matériels également supérieurs a pu, il est vrai le 10, s'emparer d'une faible partie de notre première

ligne, mais par des contre-attaques qu'il qualifie lui-même de *furieuses* dans son communiqué, rendant ainsi hommage à votre vaillance, vous l'avez empêché de reprendre *coûte que coûte*, comme il se l'était proposé, son ancienne position. Cette position vous l'avez tenue, vous, *coûte que coûte* comme je vous le demandais, c'est-à-dire en vous sacrifiant.

Honneur à vous les survivants! Honneur à vos camarades, officiers et soldats, morts glorieusement pour la Patrie.

Je le proclame hautement, avec des soldats tels que vous, mes bons amis, la Victoire est certaine.

Un renfort de 262 hommes arrive le 20 octobre.

Le lendemain, le régiment reçoit les félicitations du général Guérin et du général Colonna d'Istria, en ces termes :

Ordre général N° 262 de la 15° D. I. C.

Appelés à remplir une mission toute de sacrifice, Marsouins et Bigors de la D. I. l'ont accomplie dans des circonstances particulièrement pénibles, avec une fermeté digne de leurs anciens.

Malgré ses attaques incessantes, l'ennemi, très supérieur en moyens, n'a pu leur arracher l'importante position qui leur était confiée.

Le général commandant la D. I. adresse à tous ses plus vives félicitations et ses remerciements.

Signé : GUÉRIN.

Ordre général N° 18/B de l'I. D. 15 C.

Aux 2°, 5° et 6° R. I. C., appuyés par une belle artillerie, était échu le grand honneur de conserver les importantes positions conquises dans le secteur des Chambrettes pendant la bataille commencée le 20 août 1917.

Exaspéré par ses échecs des 9 et 24 septembre, l'ennemi avait mis en action sur ce front de notre éternelle forteresse, les moyens de destruction et d'attaque les plus puissants comme les plus perfectionnés. Pendant quinze jours, il avait bouleversé nos lignes, empoisonné notre atmosphère. Ses troupes d'élite, longuement préparées, devaient le 10 octobre envahir aisément les positions âprement convoitées.

L'énergie indomptable de nos officiers et soldats, leur souffle patriotique, leurs aptitudes guerrières ont dominé

toute la puissance de destruction de l'ennemi, en lui infligeant un nouvel et sanglant échec.

Avec notre grande armée, les marsouins connaîtront dans la suite des journées plus radieuses, ils n'en subiront pas de plus dures.

Je salue avec émotion tous les braves tombés au champ d'honneur et aussi les vaillants qui, forts de leur glorieux passé, confiants dans l'avenir, vont sous les plis de leurs drapeaux, continuer à assurer leur noble et grande tâche.

Signé : COLONNA.

MEUSE

TROYON - ROUVROIS - SAINT-MIHIEL (Novembre 1917 à Avril 1918)

Le 2 novembre 1917, le régiment est réorganisé. Il fait mouvement en camions et va cantonner à Troyon. Le 3, le régiment monte dans le secteur de Rouvrois et la relève est faite le 5.

Le 10 novembre, le 5^e R. I. C. relève le 2^e colonial qui va cantonner à Ambly.

Le 16 novembre, le régiment retourne aux tranchées où il restera jusqu'au 3 décembre.

Le 5 décembre 1917, l'état-major et le 3^e bataillon cantonnent à Ambly, le 2^e bataillon à Thillombois et le 1^{er} au camp Rigaud.

Le régiment réoccupe le sous-secteur Rouvrois le 15 décembre et y reste jusqu'au 3 janvier 1918.

Le 21 décembre, le régiment reçoit sa deuxième citation pour les affaires mémorables de la Somme, de l'Aisne et de Verdun.

Le général Blondlat, commandant le 2^e C. A. C., cite à l'Ordre du C. A. le 2^e régiment d'infanterie coloniale :

Ordre général N° 172/R du 2^e C. A. C. du 21-12-17

Régiment d'élite qui a successivement prouvé ses brillantes qualités offensives et défensives sur la Somme, sur l'Aisne et à Verdun.

Sur la Somme, en septembre 1916, a brillamment enlevé tous les objectifs qui lui avaient été assignés et a su les conserver en dépit des violentes réactions de l'ennemi.

Sur l'Aisne, en avril 1917, s'est emparé d'un seul élan de plusieurs lignes de tranchées allemandes et a montré une ténacité remarquable dans sa résistance aux violentes contre-attaques ennemies.

En dernier lieu, le 10 octobre 1917, après un bombardement de plusieurs jours, d'une violence inusitée, a réussi à enrayer par sa résistance acharnée et ses contre-attaques, une vigoureuse offensive ennemie, donnant ainsi de nouvelles preuves de son indomptable ténacité et de l'esprit de sacrifice dont il est animé.

Les trois bataillons sont relevés par le 348^e de ligne un par un, et le 7 janvier l'opération est terminée.

Le 12 janvier 1918, le régiment retourne en lignes et le colonel Philippe prend le commandement de la zone Chauvoncourt - Paroches, que le 2^e R. I. C. ne quittera que le 1^{er} avril.

Au cours de ce séjour, le sous-lieutenant Lambache est grièvement blessé.

Pendant cette longue période, il n'y a pas d'incidents notables, sauf le 11 mars, où l'ennemi déclanche un coup de main sur le C. R. Saint-Georges, coup de main qui échoue complètement et qui nous cause quelques pertes seulement par le bombardement. Le sous-lieutenant Berry est tué et le sous-lieutenant Chambon blessé. Il y a un sergent, un caporal et cinq soldats blessés.

A la suite de cette opération, le régiment est l'objet de l'ordre de félicitations n^o 333 de la 15^e D. I. C., en date du 12 mars 1918 :

Le 11 mars, à 4 h. 50, l'ennemi déclanchait subitement, sans aucune manifestation préalable, sur le C. R. Saint-Georges et sur les batteries qui l'appuient, un violent bombardement de minen et d'obus de tous calibres, suivi presque aussitôt par une forte attaque d'infanterie.

Grâce à la discipline des troupes, à la stricte exécution des consignes et aux dispositions prises : évacuation en temps opportun des postes de surveillance, vigilance des guetteurs et des patrouilles, déclanchement instantané de tirs concentrés d'artillerie et de mitrailleuses, dévouement des agents de liaison, grâce surtout à la bravoure, au sang-froid, à la ténacité et à la solidarité de tous, officiers et soldats, fantassins et artilleurs, la tentative des Allemands s'est terminée en un lamentable échec. Leur assaut a été arrêté net devant nos lignes; ils se sont enfuis sans emporter le moindre butin et nous ont abandonné au contraire huit des leurs, six morts et deux prisonniers, dont un non blessé.

Ce brillant succès est tout à la gloire des braves des 1^{re}, 2^e, 6^e compagnies et C. M. 1 du 2^e colonial, qui ont tenu sans broncher les tranchées du C. R. Saint-Georges, et des vaillants canonnières du 22^e R. A. C. qui ont maintenu sans arrêt l'intensité et la précision de leur feu et n'ont pas cessé un instant d'appuyer leurs camarades de l'infanterie, sans s'émouvoir des pertes que leur faisait subir un violent tir de contre-batterie. Tous ont rivalisé de courage et de dévouement.

Honneur à eux, honneur à ceux qui sont tombés en braves pour la défense de la Patrie; leur mort est vengée par le sanglant échec infligé à l'ennemi et par l'atteinte portée à son moral.

Le général commandant la 15^e D. I. C. est heureux de porter ce beau fait d'armes à la connaissance des braves qu'il a l'honneur de commander. Il sait que chacun est prêt à faire de même et tient ce succès pour un heureux présage en vue des attaques dont l'ennemi nous menace. « Le Boche peut attaquer. Il ne passera pas. »

SOMME

Mailly-Raineval (Avril à Juillet 1918)

Le régiment relevé va cantonner à Sorcy jusqu'au 10 avril.

Il est alors enlevé en camions automobiles et transporté dans la zone d'Arches.

Le 15 avril, le régiment fait mouvement et se porte dans la zone de Bruyères (Vosges).

Le 69° B. T. S. arrive le 16 avril.

Il n'y a pas de changement jusqu'au 26 avril, date à laquelle le régiment se rend en chemin de fer dans la région de Beauvais.

Le 30 avril, le régiment est transporté en camions automobiles dans la zone de Breteuil (Somme).

Dans la nuit du 15 au 16 mai, le 2° bataillon monte en ligne dans le sous-secteur Merville. Le 1^{er} bataillon le rejoint le lendemain et le 3° bataillon reste en réserve de corps d'armée.

Les bataillons se relèvent entre eux jusqu'au 6 juin, où le régiment passe en réserve de D. I.

Il n'y a pas de changement jusqu'au 15 juin, où le régiment retourne en lignes relever le 5° R. I. C.

Pendant le dernier séjour en tranchées, il y a eu chaque jour quelques blessés et quelques tués. Le sous-lieutenant Tachaires est blessé le 24 juin.

Le régiment reste dans ce secteur jusqu'au 9 juillet, date à laquelle il est relevé par le 6° R. I. C. et se porte dans les nuits des 9, 10 et 11 juillet dans le sous-secteur de Louvrechy.

Le 10 juillet, le mouvement de relève est annulé et le bataillon Petitjean reste dans le C. R. Arrière-Cour.

Seul, le bataillon Petitjean prend part à l'attaque exécutée par la 66° D. I. le 12 juillet.

L'attaque ayant comme limite sud la porte de Louvrechy - Mailly.

La préparation d'artillerie commence à 5 h. 30. Le départ est à 7 h. 30.

L'attaque réussit parfaitement.

Nos pertes s'élèvent à un officier tué (le sous-lieutenant Sion), 12 soldats tués et 27 blessés.

Le soir, à 16 heures, après une préparation d'artil-

lerie, des patrouilles de reconnaissance sont poussées vers Mailly et Billot. Elles sont rejetées.

Le bataillon Bonnard relève le bataillon Petitjean le 13 juillet dans le C. R. d'Arrière-Cour.

Il n'y a pas de changement jusqu'au 21 juillet.

Le 21 juillet, en vue d'une attaque, les bataillons de soutien fournissent de nombreuses corvées de transport de bombes, de matériel et de munitions.

Le 22 juillet au soir, le colonel Philippe adresse à ses troupes l'ordre du jour suivant :

Demain, à une heure qui n'est pas encore connue, vous attaquerez le Boche.

La haine que vous avez pour cet immonde adversaire vous incitera à lui faire le plus de mal possible. Fortement appuyés par nos camarades artilleurs, vous atteindrez les objectifs qui vous sont fixés et vous vous y maintiendrez.

Songez à vos frères d'armes qui sont actuellement dans la grande mêlée et qui se couvrent de gloire en infligeant un sanglant échec aux armées du Kayser.

Puisque les circonstances n'ont pas voulu que vous fassiez partie de cette phalange de héros, et que vous contribuiez avec eux à endiguer et à refouler le flot de l'envahisseur, profitez de l'occasion qui vous est donnée pour faire voir que vous êtes leurs dignes émules, en déployant dans la journée de demain toutes vos belles qualités de sang-froid, de bravoure et de ténacité.

OFFICIERS ET SOLDATS,

Je compte sur vous! Vous aurez à cœur de maintenir haut et ferme les belles traditions d'honneur du 2^e régiment colonial!

Que Dieu soit avec nous et seconde nos efforts!

Dans la nuit du 22, le régiment vient se masser dans le bois de la Gaune, en vue d'une attaque qui doit être déclanchée le 23 juillet.

Le 23 juillet, à 5 h. 30, le régiment, après une préparation d'artillerie très courte mais très violente, part à l'attaque de la cote 103.

L'attaque soigneusement préparée, réussit parfaitement.

Le régiment prenant part à une opération offensive exécutée par la 15^e D. I. C., les 3^e et 152^e D. I., avait pour mission :

1^o De s'emparer de la cote 103 afin de déborder par le sud la région de Mailly - Raineval et de coopérer ensuite à la réduction de la poche Mailly-Raineval;

2^o D'établir une liaison intime avec la 3^e D. I. pour permettre à celle-ci (51^e R. I.) l'enlèvement des Trois Boqueteaux et progresser ensuite jusqu'à l'objectif final indiqué.

En liaison à droite avec le 51^e R. I., à gauche avec le 5^e R. I. C., le régiment avait deux bataillons accolés en première ligne : bataillon Benezet (69^e B. T. S.) et bataillon Giller (1/2^e R. I. C.); un bataillon (bataillon Bonnard, 111/2^e R. I. C.), à la disposition du colonel.

Le dispositif de marche adopté était celui préconisé par l'*Instruction sur le combat offensif des petites unités*, en date du 2 janvier 1918.

A l'heure H (5 h. 30) après une préparation d'artillerie d'une heure, l'attaque fut déclanchée.

BATAILLON A (bataillon Benezet)

Massé dans le bois de la Gaune, le 69^e B. T. S. a franchi avec sa fougue habituelle la lisière du bois, marchant à l'assaut de la tranchée de Prague qui a été vivement enlevée; quelques prisonniers y ont été faits et quatre mitrailleuses ou mitraillettes ont été prises.

La marche en avant s'est continuée sans arrêt et l'ouvrage 94.94, les Boqueteaux organisés 95.94, vivement dépassés ainsi que la ligne d'abris située sur la route Mailly - Raineval - Thory, où dix prisonniers, deux mitrailleuses et deux mitraillettes furent capturés.

Collant toujours au barrage et malgré les tirs de mitrailleuses enfilant le ravin sud de Mailly, la progression se continua dans un ordre parfait jusqu'au fond du ravin; là, elle devint plus difficile en raison du terrain en pente très raide et fortement bouleversé par le bombardement.

Accueilli au haut de ces pentes par de violentes rafales de mitrailleuses provenant de la cote 103, le B. T. S. a brillamment poursuivi sa progression et atteint sans trop de pertes son premier objectif, la tranchée de Bohême, où il capturait des mitrailleuses et un canon de 77. Un char d'assaut qui était venu se placer devant le bataillon a facilité cette progression.

La marche sur le deuxième objectif fut reprise un peu en retard pour se maintenir en liaison avec le 51^e R. I. dont la progression était gênée par notre barrage trop court.

Le deuxième objectif fut atteint malgré de violents feux de mitrailleuses provenant des points 12.04 et 11.05.

Les chars d'assaut de la 3^e D. I. ont puissamment coopéré à la progression par la réduction de ces mitrailleuses. Ils enthousiasmèrent les hommes par leur audace.

Ayant reçu l'ordre de continuer le mouvement en avant, le 69^e B. T. S. en liaison avec le 51^e R. I., atteignait le troisième objectif, route de Mailly - Rayneval à Saint-Ribert, malgré des feux nourris de mitrailleuses tirant d'ailleurs d'assez loin.

La 4^e compagnie, qui se trouvait à la naissance du ravin allant vers 15.13, a profité du ralentissement de l'intensité du barrage pour se porter en avant vers les abris de ce ravin qu'elle a fouillés et où elle s'est emparée de 60 prisonniers dont 2 officiers, 7 mitrailleuses et 2 mitraillettes.

L'ennemi a alors commencé un bombardement excessivement intense sur la position conquise. Les pertes de la 4^e compagnie ont été très lourdes; elle dut être renforcée par une section de la compagnie de soutien et au cours de la nuit, par un peloton prélevé sur le bataillon Bonnard disponible.

Une contre-attaque ennemie a essayé de déboucher plusieurs fois de 00.12, mais prise sous le feu de nos mitrailleuses, elle n'a pu réussir malgré ses tentatives.

BATAILLON B (bataillon Gillet)

Soumis pendant la fin de la préparation d'artillerie à un bombardement assez intense, le bataillon Gillet débouchait à 5 h. 30 du bois de la Gaune, avec un élan admirable; les hommes joyeux partaient à l'assaut comme à une fête.

Les compagnies se portèrent en avant avec ardeur, progressant dans la direction de l'est. La tranchée de Prague fut franchie sans difficulté; un peloton de la 2^e compagnie désigné pour aller occuper la tuilerie (route de Mailly-Raineval à Thory), ayant été placé en échelon débordant à gauche, se trouva en face d'un poste tenu par une quinzaine de Boches qui furent vivement entourés et faits prisonniers.

La direction est fut conservée jusqu'au ravin de Mailly inclus, où les 1^{re} et 3^e compagnies arrivèrent sans autre incident que la capture de quelques Boches qui, devant le magnifique élan de nos troupes, se rendaient sans opposer une violente résistance.

A partir du ravin, pour atteindre la cote 103, la direction nord-est fut prise.

La deuxième compagnie avait été placée en couverture du flanc gauche avec mission postérieure de s'emparer du bois Cornu, de coopérer à la réduction de la poche de Mailly-Rayneval et au nettoyage du village.

Les 1^{re} et 3^e compagnies escaladèrent les pentes ouest de la cote 103. Leur progression fut un peu entravée par un nid de mitrailleuses en 02.07; un canon de 37 rapidement mis en position en 03.00, par son tir efficace, fit taire ces mitrailleuses et permit aux compagnies de continuer leur progression sans trop de pertes.

A 6 h. 5, la 1^{re} compagnie atteignait le plateau cote 103, surprenant un nid de mitraillettes (trou organisé) qui n'eurent le temps de tirer que quelques coups de feu, la section Papon ayant foncé dessus avec une crânerie et un élan remarquables.

Après avoir pris la tranchée de Bohême, la 1^{re} compagnie tenait totalement son premier objectif.

La 3^e compagnie, en liaison à droite avec la 1^{re} compagnie, arrivait à hauteur de celle-ci sur le plateau 103 et là, par un face à gauche, se redressant dans la direction du nord, elle atteignait son premier objectif après avoir réduit quelques G. C., dont les occupants ne résistèrent que fort peu à l'entrain et à la bravoure de nos hommes.

La 2^e compagnie s'emparait du bois Cornu et la liaison à gauche avec le 5^e R. I. C. était établie.

Cette compagnie pénétrait dans le village de Mailly, coopérait à son nettoyage et en occupait fortement les lisières est et nord-est.

Pendant le temps d'arrêt avant l'enlèvement de la deuxième position, l'ennemi lança sur la cote 103, un tir à obus fumigènes qui fit supposer une contre-attaque par le ravin 15.13 - 06.04. Nos mitrailleuses et notre artillerie (tir fusant) déclanchèrent de violentes rafales sur ce ravin et les pentes nord de la cote 103.

Aucune réaction d'infanterie ne se produisit.

A H+2, la progression pour l'enlèvement de la deuxième position fut reprise; elle fut aidée par deux des tanks britanniques qui avaient été adjoints à la 3^e D. I.

Ces chars d'assaut réduisirent deux nids de mitrailleuses postés dans le ravin 15.13 - 06.04 et la deuxième position fut atteinte en liaison à droite avec le bataillon Benezet.

BATAILLON C (bataillon Bonnard)

Le bataillon Bonnard constituait en arrière des troupes de première ligne, une troupe disponible aux ordres directs du chef de corps.

Pendant le bombardement fumigène, une compagnie fut poussée vers 06.04, au cas où la contre-attaque que laissait présager ce bombardement, aurait eu lieu.

A 9 heures, ce bataillon fournit une reconnaissance vers 15.13 avec mission de détruire les abris existant dans le ravin et de s'installer vers 15.13 si l'ennemi n'offrait pas de résistance. Cette reconnaissance arrêtée par des barrages intenses de mitrailleuses, dut rentrer dans nos lignes.

Les pertes, dans la journée du 23 juillet, ont été relativement faibles :

2° R. I. C. — Officiers : blessés, 2. Troupe : tués, 20; blessés, 80; disparus, 2.

69° B. T. S. — Officiers : blessés, 2. Troupe : Européens : tués, 2; blessés, 20. Indigènes : tués, 5; blessés, 48.

Le régiment a montré que, malgré un séjour assez long en secteur calme, il n'avait rien perdu des brillantes qualités qui lui ont déjà valu une citation à l'Ordre de l'armée (1915) et une au corps d'armée (1917).

Le colonel remercie en ces termes le régiment :

Vous avez en tous points répondu à l'appel que je vous adressais le 22 juillet au soir, veille de l'attaque. Vous avez même dépassé l'espoir que je plaçais en vous. Je vous témoigne toute ma satisfaction.

J'adresse un pieux et suprême hommage à ceux de vos camarades qui sont tombés si glorieusement au champ d'honneur dans cette journée du 23.

Le chef de corps tient à signaler tout spécialement la brillante attitude du 69° B. T. S., une des plus anciennes formations de nos troupes noires sur le sol français et demande que ce bataillon soit cité à l'Ordre de l'armée pour le motif suivant :

S'est maintes fois signalé depuis le début de la campagne, par son audace farouche et sa bravoure. En 1915, aux Dardanelles, où il prend part avec le 58° mixte colonial aux attaques des 8, 12 et 22 mai, 4 et 30 juin, 13, 14 et 15 juillet.

En 1916, dans la Somme, où il enlève la ferme Bussus, Dampierre et Assivillers.

En 1917, dans l'Aisne, où ayant enlevé la tranchée d'Essen, il y repousse trois contre-attaques, perdant les 16, 17 et 18 avril, 668 Européens ou Indigènes.

A Verdun, en Octobre 1917, où avec le 52° R. I. C., la 3° compagnie du 69° B. T. S. est citée à l'Ordre de l'armée en même temps que le bataillon Fromenty, auquel elle était rattachée.

Au cours de la dernière attaque, brillamment enlevé par son chef, le commandant Benezet, s'est emparé des trois objectifs successifs qui lui avaient été assignés, faisant plus de 100 prisonniers, s'emparant de 17 mitrailleuses, 9 mitraillettes et un canon de campagne. A tenu ensuite solidement le terrain conquis, sous un bombardement intense. A donné ainsi, dans cette dernière affaire, une nouvelle preuve de son allant et de son énergie.

Le 24 juillet, le régiment maintient sa position et reçoit l'ordre de progresser par infiltration jusqu'à la position de batterie boche 15.13.

L'opération réussit.

Dans la nuit du 24 au 25 juillet, le régiment élargit son front et laisse un seul bataillon en première ligne.

Le 25 juillet, le 2° R. I. C. prend le sous-secteur de la 3° D. I., le bois de Sauviller.

Dans la nuit du 3 au 4 août 1918, le caporal Duchamp, de la 8° compagnie, se trouvant avec quatre hommes en petit poste avancé, répondit à son chef de

section, l'adjudant Buquin, qui lui recommandait d'être vigilant : « Ne vous en faites pas, je tiendrai bon. »

Malgré qu'il eût le genou ouvert par un éclat d'obus et qu'il fût à moitié enseveli, il tint tête à une forte attaque ennemie et ses grenades épuisées, se battit encore à coups de poing en insultant l'ennemi, jusqu'au moment où il fut abattu à bout portant par un officier boche.

Le 4 août, on apprend que l'ennemi se replie au delà de l'Avre, que les passerelles ont sauté et que l'on entend des explosions dans les lignes boches.

Une opération ayant pour but l'occupation du bois de Saint-Ribert, est montée.

Cette opération n'a pas lieu.

Le 5 août, le bataillon Bonnard reçoit l'ordre d'enlever la position précitée en opérant par infiltration.

Le 6 août, a lieu la reconnaissance du bois de la Neuville et des passages de l'Avre pour les rétablir en vue d'une opération visant le passage de l'Avre et la prise de Neuville-Sire-Bernard.

Le lendemain, le régiment fait les derniers préparatifs pour l'attaque qui doit avoir lieu le 8 août. Il complète les dépôts de munitions, de vivres, d'eau, etc.

Dans la nuit du 7 au 8 août, les pionniers du régiment et le génie vont jeter deux passerelles sur l'Avre.

Le travail est rendu difficile par le tir de nombreuses mitrailleuses ennemies laissées sur la rive droite.

Le régiment prend ses positions pour l'attaque.

Le 8 août, à 4 h. 20, la préparation d'artillerie se déclanche.

L'attaque menée par le 9^e C. A. auquel est affectée la 15^e D. I. C., est subordonnée à deux attaques menées au nord par le 31^e C. A., au sud par le 10^e C. A.

H pour le 9^e C. A. (15^e D. I. C.) sera $H' = H + 4$, soit 8 h. 20.

L'artillerie ennemie, violemment contrebattue, ne réagit que très faiblement, en outre, l'attaque déclanchée au nord, se déroulant normalement, l'ennemi doit enlever le plus d'artillerie qu'il peut espérer sauver.

A 8 h. 20, le 2^e bataillon se porte à l'attaque.

La traversée de l'Avre est devenue très difficile, une seule passerelle ayant échappé aux tirs de l'artillerie ennemie.

Au moment de franchir l'Avre, les passerelles ayant été détruites, un soldat s'écrie : « Ceux qui ont des caleçons, sont autorisés à les mettre! » Un camarade continua : « Ceux qui ne savent pas nager s'accrocheront à mon bouc! »

L'ennemi tient très fortement le village de la Neuville et ses abords. Des feux de mitrailleuses partent de tous côtés. Cependant le village est tourné et une compagnie sénégalaise y pénètre pour en opérer le nettoyage.

Le 2^e bataillon qui a eu des pertes sévères, est dépassé par le 69^e B. T. S. à 9 h. 30.

Arrivées à la carrière 48.01 (300 mètres à l'est du village), les troupes sont arrêtées par les feux de mitrailleuses venant du cimetière du bois de Genonville et des bois Circulaire et du Frêne.

La situation reste sans changement jusqu'à 18 h.

Les troupes accrochées à la cote 102 ne peuvent déboucher.

A cette heure, le chef de corps apprenant que le village de Plessier-Rozainviller est occupé par des éléments du 31^e C. A., donne l'ordre de rechercher la liaison avec ces unités et se porte de sa personne au P. C. du chef de bataillon de première ligne et dirige l'attaque.

A 19 heures, le bois Circulaire est entièrement occupé par des éléments du 1^{er} bataillon (bataillon disponible passé en première ligne).

La progression continue normalement vers Plessier-Rozainviller.

Le chef de bataillon Boennec, qui remplit les fonctions de chef de corps en l'absence du colonel, veut s'assurer personnellement de la progression du 69^e B. T. S. qui est à droite et à qui il a donné l'ordre d'enlever le bois du Frêne.

19 h. 30. Le commandant Boennec, qui vient de quitter le P. C. du commandant de la compagnie de droite, est tué par une balle tirée très probablement à bout portant, par quelque isolé ennemi qui a échappé aux nettoyeurs.

20 heures. Le chef de bataillon Bonnard prend le commandement du régiment et donne l'ordre d'enlever le bois du Frêne.

Cette opération, menée avec l'aide du 87^e R. I., réussit.

A 21 heures, la liaison avec le 31^e C. A. est établie au village du Plessier.

Le régiment reste sur ses positions jusqu'au lendemain, 12 heures.

En résumé, l'opération qui fut marquée par une résistance très vive de l'ennemi fortement retranché et doté de nombreuses mitrailleuses, réussit parfaitement.

Pertes : chef de bataillon Boennec tué; officiers blessés, 4.

Troupe : tués, 23; blessés, 92; disparus, 3.

Dans la nuit du 9 août, le régiment est relevé et se porte dans la zone Louvrechy.

Le 11, il fait mouvement et se rend sur la rive gauche de la Noye, pour cantonner dans la région de Lawarde.

Les 15 et 16 août, le régiment se rend à Cempuis en passant par Beaudéduit.

Le 27 août, embarquement par voie ferrée pour se rendre dans la région de Joinville-sur-Marne.

LES ÉPARGES

(12 Septembre 1918)

Le 5 septembre, le régiment est enlevé en camions automobiles et transporté dans la zone de Sommedieue.

Le 1^{er} bataillon occupe le C. R. des Eparges.

Le 6, le colonel prend le commandement du sous-secteur Terrasse.

Jusqu'au 12 septembre ont lieu les reconnaissances et les préparatifs en vue d'une attaque dont le but est de s'emparer des Hauts-de-Meuse.

Les unités viennent, dans la nuit du 11 au 12 septembre, prendre leurs positions d'attaque.

Dans l'ensemble du plan d'engagement de la D. I., la mission du régiment était la suivante :

Enlever le village de Saint-Remy et la crête ouest de la côte Amaranthe (tranchée de Brême), puis faire face à l'est; s'emparer des Hauts-de-Meuse et pousser des avant-postes au delà de la route Combres - Herbeville.

L'heure H était 8 h. 30.

La 26^e D. I. U. S. qui opérait à la droite du régiment, devait se lancer à l'attaque trente minutes plus tôt, à 8 heures.

Après une préparation d'artillerie d'une durée de 7 h. 30, le bataillon Lavallée (3^e bataillon) se porte à l'attaque, ses trois compagnies en profondeur.

A 8 h. 45, la compagnie de tête a atteint le réseau de fils de fer en avant de la tranchée de Jenonsevaux; ce réseau est intact, néanmoins, progressant à la cisaille sous les rafales de mitrailleuses, la compagnie

Denis pénètre à 9 heures dans la tranchée de Jenonsevaux. Sa progression devient alors très difficile; la vallée de Longeau est battue de toutes parts et à très bonne distance par de nombreuses mitrailleuses situées en particulier au saillant nord-ouest de la tranchée de Brême, en avant des lisières nord de Saint-Remy et sur la croupe de l'ouvrage de la Pieuvre.

Le bataillon continue sa progression par infiltration mais de nouvelles mitrailleuses situées au saillant de la tranchée de Breslau (vers 47.23), entrent à nouveau en jeu.

Le capitaine Lavallée, commandant le bataillon, est tué glorieusement d'une balle au cœur.

Le capitaine Natte prend le commandement du bataillon.

A 13 h. 30, les deux compagnies de tête, malgré les tirs de mitrailleuses, malgré l'état marécageux du terrain, ont pu parvenir jusqu'à la route ravin des Feuilles - ravin de la Gentille-Femme.

Favorisée par l'avance de la D. I. américaine, dont l'élan irrésistible a fait l'admiration de tous, la compagnie de droite manœuvrant par l'ouest, peut s'emparer, à 13 h. 35, de l'ouvrage de la Pieuvre et pénétrer à 14 heures dans le village de Saint-Remy, où elle fait 30 prisonniers dont 1 officier.

Les mitrailleuses de la tranchée de Brême et de la tranchée de Breslau sont toujours en action et interdisent les débouchés de Saint-Remy; d'autre part, les pentes ouest de la côte Amaranthe sont abruptes et sans défilement. Dans ces conditions, le colonel estime nécessaire de demander une nouvelle préparation d'artillerie sur ces points, avant de reprendre la progression.

La préparation demandée est exécutée à 16 heures. Jusqu'à 16 h. 15 un tir précis balaye les objectifs à atteindre et bouleverse les organisations ennemies.

Le 3^e bataillon (bataillon Natte) dès la préparation terminée, se lance hardiment sur le saillant nord de la tranchée de Brême et y prend pied. A sa gauche, le 69^e B. T. S. (commandant Benezet) progresse vers le saillant de la tranchée de Breslau.

Sa compagnie de tête est arrêtée dans le fond du ravin de la Gentille-Femme par des rafales de mitrailleuses garnissant en assez grand nombre, sous blockhaus en ciment armé, la tranchée de Breslau.

Le chef de bataillon donne ordre de pousser par infiltration.

La compagnie Lenfant progresse vers l'est et peut prendre à revers la tranchée de Breslau et s'emparer de la partie ouest de cette tranchée.

Pendant ce temps, opérant en liaison avec un détachement du 5^e R. I. C., le bataillon Natte manœuvre par le sud le saillant de la tranchée de Brême, s'en empare et prend pied dans le boyau de la Sardine.

A la tombée de la nuit, la situation est la suivante :

Le bataillon Natte tient les pentes ouest de la côte Amaranthe, au delà de la tranchée de Brême;

Le bataillon Benezet tient la partie ouest de la tranchée de Breslau et le ravin de la Gentille-Femme.

L'ennemi occupe encore la tête de ce ravin.

Au cours de la nuit, le colonel fait exécuter des reconnaissances sur la côte Amaranthe et vers la tête du ravin de la Gentille-Femme.

Le 13, au petit jour, la marche en avant est reprise, l'ennemi a évacué le plateau de la côte Amaranthe, ne laissant pour couvrir son repli que quelques mitrailleuses.

Le bataillon Benezet s'empare sans difficultés de la côte Biolie et pousse immédiatement des avant-postes au delà de la route Combres - Herbeuville.

Le bataillon Natte, en liaison avec le B. T. S. à gauche, avec le 5^e R. I. C. à droite, continue l'attaque

dans la progression de la Chapelle Sainte-Vanne et d'Herbeuville. Mais, en raison des pertes subies la veille par le 3^e bataillon, le colonel a donné ordre au 2^e bataillon (bataillon Petitjean) de dépasser le 3^e et de prendre à son compte l'attaque de l'ouvrage du Scorpion, de la cote 373 et des pentes est des Hauts-de-Meuse.

Cet ordre reçoit exécution à 6 h. 30.

A 8 heures, le bataillon Petitjean tient la cote 373 et progresse vers les pentes dominant la plaine de la Woëvre. Une mitrailleuse au col de la Chapelle Sainte-Vanne gêne encore la marche sur Herbeuville. Cette mitrailleuse est habilement manœuvrée; ses servants sont tués et le village est atteint.

Les avant-postes du régiment sont poussés à la voie du Décauville.

La mission du régiment est remplie.

Au cours de la journée du 13, un détachement poussé jusqu'à Wadonville, trouve ce village vide d'ennemis. Il s'y organise, envoie une reconnaissance d'une dizaine d'hommes fouiller le village de Saint-Hilaire. Cette reconnaissance pénètre dans le village en ramenant une mitrailleuse et dix prisonniers, dont deux sous-officiers.

Au cours de la nuit, l'ennemi abandonne ce village que le chef de corps fait occuper dès le 14 au matin, avec ordre de garder le contact avec l'arrière-garde ennemie tenant encore Butgnéville.

Les pertes sont de 23 tués, dont 1 officier; 133 blessés, dont 4 officiers.

Ces pertes sont extrêmement légères surtout si on les compare à l'opiniâtreté de la résistance ennemie, à l'importance de l'objectif atteint, à la quantité considérable de matériel capturé, dont : 6 obusiers de 150, 2 canons de 65, 1 canon de 77, 9 mitrailleuses, de nombreuses munitions, etc...

La résistance de l'ennemi a été particulièrement marquée dans la journée du 12. Les mitrailleuses nombreuses, solidement abritées, soigneusement camouflées, interdisaient par des feux croisés la vallée de Longeau; la progression a été rendue plus pénible encore par l'état et la nature du terrain : marécages ou pentes abruptes. Malgré ces difficultés, grâce à l'exemple personnel des officiers et des cadres, grâce à l'énergie et à la bravoure dont les hommes du régiment sont coutumiers, le 2^e R. I. C. a rempli sa mission.

Le 16 septembre, le colonel Philippe, commandant le régiment, porte à la connaissance de la troupe, l'Ordre général N^o 106 de la I^{re} armée, en date du 8 septembre 1918.

Le général commandant la I^{re} armée, cite à l'Ordre de l'armée le 2^e régiment d'infanterie coloniale :

Régiment d'élite qui a successivement prouvé ses brillantes qualités offensives et défensives sur la Somme, sur l'Aisne, à Verdun et en Picardie.

Sur la Somme, en septembre 1916, a brillamment enlevé tous les objectifs qui lui avaient été assignés et a su les conserver en dépit des violentes réactions de l'ennemi.

Sur l'Aisne, en avril 1917, s'est emparé d'un seul élan de plusieurs lignes de tranchées allemandes et a montré une ténacité remarquable dans sa résistance aux violentes contre-attaques ennemies.

Le 10 octobre 1917, après un bombardement de plusieurs jours, d'une violence inusitée, a réussi à enrayer par sa résistance acharnée et ses contre-attaques, une vigoureuse offensive ennemie, donnant ainsi de nouvelles preuves de son indomptable ténacité et de l'esprit de sacrifice dont il est animé.

En dernier lieu, le 23 juillet 1918, sous les ordres de son chef, le colonel Philippe, a enlevé dans un magnifique élan et par une manœuvre audacieuse, de solides positions ennemies. A atteint tous ses objectifs, a fait à l'ennemi plus de 300 prisonniers dont 9 officiers et lui a enlevé

4 canons, 6 minenwerfer, 38 mitrailleuses et un très abondant matériel de guerre.

La Fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de guerre est accordée au régiment, par Ordre général N° 122 « F » du général commandant en chef.

Le bataillon sénégalais fait mouvement, et va cantonner à Rupt-en-Woëvre, le 17 septembre.

Le 18 septembre, le colonel porte à la connaissance du régiment, l'ordre général suivant de la 15° D. I. C.

Ordre général N° 416 de la 15° D. I. C.

Le général Guérin, commandant la 15° division d'infanterie coloniale, porte à la connaissance des troupes, l'Ordre suivant du général Cameron, commandant le 5° C. A. U. S. :

Le 13 septembre 1918.

Depuis qu'en 1914, au cours des journées mémorables qui suivirent la première bataille de la Marne, les Bavarois s'étaient emparés par une attaque brusque des Hauts-de-Meuse, le saillant de Saint-Mihiel avait acquis une renommée mondiale.

Menace constante contre de très importantes lignes de communications françaises, observatoire de premier ordre pour les Allemands et obstacle à la liberté des mouvements de nos troupes, il devait être nécessairement pendant quatre longues années, l'objectif tout désigné de nombreuses tentatives pour le ravir à l'ennemi.

On ne saurait évaluer les sacrifices qu'a coûté la crête des Eparges. Son nom était devenu fameux et synonyme de position imprenable.

Il appartenait à la vaillante 15° division coloniale de l'armée française de mettre un terme à cette légende et de prouver qu'avec de l'énergie et de la ténacité, il n'est pas de position d'où nous ne puissions chasser notre ennemi.

Après une préparation d'artillerie qui n'avait pu être que d'une très courte durée, mais précédée par un barrage très habilement réglé, cette vaillante troupe engagée le 12 septembre dans la première opération faite sous la direc-

tion du haut commandement américain, a escaladé les pentes formidables et précipité ses adversaires dans les marécages intenable de la Woëvre.

Une violente contre-attaque a prouvé quel prix l'ennemi attribuait à cette fameuse position. Elle arrêta nos brillants alliés pendant un moment, mais ils ne purent être refoulés et, dès la nuit, ce nouveau Gibraltar rentra définitivement entre les mains de ses véritables possesseurs.

Honneur aux vainqueurs des Eparges!

Le 5^e corps américain les salue.

Général Major CAMERON.

En communiquant à la 15^e D. I. C. l'ordre si élogieux du général Cameron, le général Guérin adresse ses félicitations personnelles aux vaillantes troupes qu'il a l'honneur et l'extrême satisfaction de commander.

En deux mois, vous avez pris part à quatre grandes attaques et quatre fois vous avez bousculé l'ennemi en brisant toutes les résistances.

En dernier lieu aux Eparges, formant l'extrême gauche de la I^{re} armée américaine, vous avez enlevé une véritable forteresse formidablement organisée et défendue par de l'artillerie, des mortiers de tranchée et de nombreuses mitrailleuses; vous y avez pris 10 canons, dont 6 de 150.

Vos détachements, éclairés par les hardis cavaliers de l'escadron divisionnaire se sont élancés rapidement à travers la plaine de la Woëvre et ont délivré de nombreux villages occupés par l'ennemi depuis 1914.

Vous avez pris le contact de la ligne de défense derrière laquelle se sont réfugiés nos ennemis; vous êtes prêts à l'assaillir et, comme les précédentes, vous l'enlèverez lorsque le moment sera venu.

Vous aurez eu la bonne fortune de combattre côte à côte avec les brillants soldats de la jeune mais splendide armée américaine qui, pour son coup d'essai, a fait un coup de maître en enlevant d'un seul élan le saillant de Saint-Mihiel et en remportant ainsi une des plus belles victoires de la guerre.

Tous, vous avez pu apprécier au cours de la préparation de l'attaque et pendant la lutte même, avec quelle énergie,

quel entrain et quelle superbe bravoure, nos vaillants amis se jetaient dans la bataille et en poussaient l'exploitation à fond.

Avec de tels alliés, il n'est rien que vous ne puissiez entreprendre et réussir.

Le président du Conseil, ministre de la Guerre, M. Clemenceau, est venu hier à Saint-Mihiel pour saluer et reconforter au nom de la Patrie, les populations libérées et pour apporter aux vaillantes troupes qui les ont délivrées, l'expression des sentiments de reconnaissance et d'admiration de la France.

Je suis heureux de vous les transmettre.

En vous rappelant ces événements auxquels vous avez pris part, vous aurez le droit de dire avec une légitime fierté : Moi aussi j'en étais!

Le général commandant la 15^e D. I. C.,

Signé : GUÉRIN.

Les 21 et 22 septembre, le régiment relève le 5^e R. I. C. dans le sous-secteur Deramé. Deux bataillons sont en lignes et un au camp des Savoyards, en réserve de D. I.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, un bataillon du 2^e R. I. C. relève dans le C. R. Damloup des unités du 52^e R. I. C.

Le régiment est relevé dans la nuit du 14 au 15 octobre par un régiment américain et va cantonner à Haudainville.

Le régiment, alerté le 18 octobre au soir, à 20 heures, fait mouvement pour se porter dans la zone des bois Bourrus (fort du Bourrus) au nord de Verdun.

Arrivé à 12 heures, il reçoit l'ordre de se porter le soir même au bois des Forges.

Le mouvement est très pénible en raison de la pluie persistante, du mauvais état des routes et de la distance considérable à parcourir (40 kilomètres environ).

Le 20 octobre, le 2^e R. I. C. relève le 130^e R. I. U. S.

Le 22, la 26^e D. I. U. S. attaque à notre droite et le

sous-secteur est violemment bombardé à obus toxiques. Bombardement qui dure plusieurs jours.

Le 30 octobre, le colonel porte à la connaissance du régiment, l'Ordre N° 61 du Groupe des armées de l'Est, en date du 24 octobre 1918.

Le général de division de Castelnau, commandant le Groupe d'armées de l'Est, cite à l'Ordre de l'armée le 2^e régiment d'infanterie coloniale :

Superbe régiment (formé de ses bataillons organiques et du 69^e B. T. S., commandé par le chef de bataillon Benezet) qui a affirmé une fois de plus ses remarquables qualités manœuvrières au cours des opérations du 8 août 1918, sur l'Avre et du 12 septembre aux Eparges.

Le 8 août, sous les ordres du commandant Boennec, a réussi à forcer le passage d'une rivière marécageuse et profonde, désespérément défendue par l'ennemi qui la considérait comme infranchissable, et s'est emparé de tous ses objectifs.

Le 12 septembre, sous les ordres de son chef, le colonel Philippe, a donné de nouvelles preuves de son abnégation et de son courage en même temps que de son habileté en enlevant brillamment une forte position ennemie justement réputée.

Au cours de ces deux actions, a infligé de lourdes pertes à l'ennemi, et lui a enlevé 6 canons de 150, 3 canons de 77, 1 canon de 65, un grand nombre de mitrailleuses lourdes et légères et un très abondant matériel.

HAUTS DE MEUSE

(2 Novembre au 11 Novembre 1918)

Le 2 novembre 1918, le régiment qui occupe le sous-secteur Plat-Chêne depuis le 20 octobre, reçoit l'ordre d'exécuter le lendemain des reconnaissances offensives sur les organisations ennemies de la Chapelle Saint-Pantaléon - ferme Magenta, avec mission de faire des prisonniers et d'occuper le terrain conquis. Cette opération doit s'exécuter en même temps que d'autres

opérations analogues à effectuer à droite par la 158^e B. I. U. S., à gauche par le 6^e R. I. C.

En exécution de cet ordre, le 3 novembre, à 5 h. 30, le 1^{er} bataillon (Gillet) pousse une compagnie sur la chapelle Saint-Pantaléon et s'en empare, couvrant ainsi à gauche l'attaque de la ferme Magenta, qui a lieu à 7 heures, en liaison avec une attaque américaine sur la cote 378. La ferme Magenta est enlevée; le bataillon continue son effort vers la ferme Villeneuve et le Haut-Chêne pour essayer de déborder par l'ouest la cote 378.

Mais à gauche, l'ennemi résiste au bois Nachet et ses nombreuses mitrailleuses refoulent nos éléments sur Magenta.

A droite, la cote 378 est enlevée par les troupes américaines qui, prises de flanc par des mitrailleuses placées vers la tranchée de la Couriette, ne peuvent aller au delà.

Le combat d'infanterie continue toute la journée sans progrès appréciables. Le tir de mousqueterie ne s'interrompt la nuit qu'à de courts intervalles et, sous des rafales nourries et nombreuses, ce bataillon organise une nouvelle base de départ pour l'attaque suivante.

Au cours de la journée du 3 novembre, parviennent au chef de corps, les ordres 618/st de l'I. D. et 1627 de la D. I. « au sujet du démarrage ». Ces ordres fixent au régiment des objectifs successifs plus lointains : Sillon Fontaine, ferme Solférino, cote 398.

Le 4 novembre, à 5 h. 30, conformément aux prescriptions des ordres ci-dessus, l'attaque est reprise en liaison avec le 6^e R. I. C. et les Américains.

Nous enlevons d'un bond le Haut-Chêne et la cote 378, mais notre assaut sur la ferme Villeneuve est encore une fois repoussé par les mitrailleuses de Villeneuve et de la Vaux de Curroy.

Le bois Nachet tient toujours.

Le bataillon s'accroche au terrain face à l'ouest et au nord, et occupant le Haut-Chêne, il tient Villeneuve et Sillon-Fontaine sous ses feux. Une contre-attaque lancée l'après-midi de Sillon-Fontaine, est repoussée victorieusement.

Le 1^{er} bataillon, qui s'est battu pendant 36 heures sans répit, est relevé à 17 heures sur ses positions, par le 2^e bataillon (Boutet).

Pendant la nuit, l'ennemi se renforce.

Le 5 novembre, à 9 heures, après une violente préparation d'artillerie, le 2^e bataillon se porte à l'attaque de Villeneuve et de Sillon-Fontaine.

L'attaque progresse en liaison avec les Américains; ceux-ci contre-attaqués par des troupes nombreuses débouchant de la tranchée de la Couriette et du Fond de la Queue, ne peuvent se maintenir sur la cote 378. Nos éléments qui s'étaient avancés jusqu'au signal de la Borne de Cornouiller, sont pris sur la droite par des feux de mitrailleuses qui les obligent encore une fois à se replier au sud du Haut-Chêne.

Toute la journée, des troupes du 35^e régiment prussien descendent de la ferme Solférino et viennent se masser dans Sillon-Fontaine et ferme Villeneuve.

Deux fois, elles contre-attaquent violemment : deux fois elles sont repoussées en subissant de lourdes pertes. L'ennemi exécute alors un tir d'anéantissement avec obus explosifs et toxiques qui dure toute la nuit et contraint le 2^e bataillon à s'abriter dans les tranchées organisées le 3 novembre par le 1^{er} bataillon.

L'attaque doit être reprise le 6 novembre, à 8 h. 30.

Le 2^e bataillon, ayant subi des pertes durant quarante-huit heures de combats incessants, est dépassé par le 3^e (Charbonnier) mais il conserve une compagnie en liaison avec le 316^e R. I. U. S.

Durant la nuit, les Américains, avec un bataillon de renfort, s'emparent de la cote 378, mais le matin, au

moment de la préparation d'artillerie, les Allemands les rejettent sur les pentes sud. Ce fait empêche encore une fois nos troupes de progresser à 8 h. 30.

Pendant toute la journée, les combats locaux continuent sans relâche, mais le bois Nachet tient toujours et nous ne pouvons enlever la ferme Villeneuve.

Cependant à gauche, l'attaque d'un corps américain a réussi en direction d'Haraumont et l'ennemi, contraint de retirer une partie de ses troupes de notre front pour enrayer ce mouvement, ne peut résister à une nouvelle attaque exécutée le 7 novembre, à 8 h. 10.

Toutefois, la lutte reste ardente; brisant la résistance acharnée de l'ennemi prussien (35^e régiment), qui doit tenir coûte que coûte et qui tient, manœuvrant et enlevant les nombreuses mitrailleuses ennemies disséminées sur le terrain, l'élan de nos troupes ne peut plus être enrayeré.

À 9 heures, la ferme Villeneuve est enlevée; à 10 heures Sillon-Fontaine, à 15 heures, nous abordons la Ferme et les ouvrages Solferino qui sont pris à 16 heures, malgré les tirs de mitrailleuses dont les servants se font tuer sur place.

Au cours de ces journées, nous avons capturé 25 prisonniers dont un officier, 4 canons et 1 minenwerfer, de nombreuses mitrailleuses et mitraillettes, un matériel important.

Les pertes infligées à l'ennemi, paraissent lourdes, de nombreux cadavres jonchent le terrain conquis par le 2^e R. I. C.

Après dix-huit jours de séjour dans un secteur, au cours desquels il fut soumis à d'incessants bombardements toxiques qui diminuèrent son effectif et amoindrirent notablement les forces physiques de chacun, le régiment a eu à combattre sur un terrain très difficile. L'ennemi a résisté jusqu'au sacrifice, nous opposant ses meilleures troupes et celles-ci en nombre

supérieur, au moins tant que la manœuvre du C. A. américain sur Maraumont ne compromettrait pas encore sa situation.

La configuration même de ce terrain, ses vastes glacis offrant aux nids de mitrailleuses de profonds champs de tir, favorisèrent la résistance opiniâtre de l'ennemi; ses ravins encaissés lui permirent maintes fois de masser ses troupes de contre-attaques dont le jeu souvent répété put enrayer momentanément notre progression, mais qui furent toutes brillamment repoussées.

Malgré tout, surmontant les difficultés et la fatigue, manœuvrant avec audace et habileté les nids de mitrailleuses, résistant avec énergie et sang-froid aux contre-attaques comme aux bombardements, le régiment sut conquérir ses objectifs, ses pertes lourdes, témoignent de l'opiniâtreté de la lutte; elles s'élèvent à 45 tués, dont un officier; 137 blessés, dont 6 officiers; 147 intoxiqués. Pertes d'autant plus sensibles qu'elles portent sur un effectif déjà amoindri par 234 évacuations pour intoxication par gaz à la suite de bombardements subis pendant la période de secteur.

Au cours de ces six journées de durs combats, succédant à une période pénible d'occupation de secteur, le régiment a une fois de plus affirmé ses brillantes qualités offensives, son allant, son abnégation, son esprit de sacrifice et fait preuve d'une endurance à la fatigue qu'il a poussée jusqu'aux limites de l'effort.

Tous, officiers, médecins, gradés et soldats ont brillamment accompli leur devoir et coopéré dans une large mesure au succès définitif de nos armes.

Le 11 novembre, le régiment qui a reçu dans la nuit l'ordre d'attaquer à 9 heures, est avisé à 6 h. 30, par message, que l'armistice étant signé avec l'Allemagne, seule, la préparation d'artillerie aura lieu.

Le régiment reste sur place jusqu'au 13 novembre, date à laquelle il va cantonner au camp du Moulin-Brûlé.

Le 2^o R. I. C. entreprend en décembre sa marche conquérante de Verdun à Bingen, par Nancy, Boulay, Sarrelouis, Sarrebruck, Kreuznach. Il traverse les villes de l'ancienne Lorraine délivrée, au milieu de l'enthousiasme des populations demeurées loyales à la France.

Drapeau déployé, clairons résonnants, il traverse les villes allemandes en vainqueur cette fois et participe à l'honneur de monter la garde au Rhin.

L'emblème sacré du régiment n'a pas eu la honte de tomber entre les mains de l'ennemi.

Là, où le brave Le Guidec l'avait enfoui en août 1914, il fut retrouvé.

Dès le départ des derniers Boches du village de Villers-sur-Semoy, les habitants firent des recherches dirigées par M. le général Aube, commandant la 5^e B. I. C. Le drapeau fut trouvé dans le jardin d'une courageuse femme, M^{me} Warnimont.

Une compagnie du 264^e de ligne, aida aux recherches.

M. le général Aube, délégué du ministre, en présence de M. Brafford, député de la Chambre belge, fit rendre les honneurs réglementaires.

La glorieuse relique fut ensuite rendue au régiment.

Le 5 mai 1919, à Schifferstadt (Palatinat bavarois), le colonel Philippe présenta le drapeau aux vaillants guerriers du régiment et prononça l'allocution suivante :

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS,

Grande est mon émotion et vive est ma joie d'avoir à vous présenter ce drapeau dont presque tous, anciens et jeunes, vous connaissez déjà l'odyssée.

Le 22 août 1914, à Rossignol, après un dur et sanglant combat, où le régiment luttant à un contre dix fut presque

anéanti, cet emblème, grâce à l'héroïsme de quelques braves, échappe à la honte de tomber entre les mains de l'ennemi. Le 2^e colonial était vaincu par le nombre, mais l'honneur était sauf. Au cours de la nuit qui mit fin à la bataille, notre drapeau put être enterré près de Villers-sur-Semoy, et c'est là que plus de quatre années après, il était retrouvé par notre général de brigade, le général Aubé, qui avait mission de le rechercher pour qu'il fût retourné à ses héroïques défenseurs.

Ce drapeau est tout un symbole. Il nous représente la Patrie angoissée, brusquement et cyniquement envahie par des hordes barbares qui vont souiller son sol pendant plus de quatre années en y perpétrant les crimes les plus abominables; il rappelle les luttes épiques que vous avez soutenues, les souffrances physiques et morales que vous avez endurées; il évoque la mémoire des milliers de braves de ce beau régiment qui sont glorieusement tombés pour lui. Il est enfin un témoin vivant du triomphe de nos armes.

Quelle satisfaction pour moi de vous le présenter sur ce sol ennemi! Quelle ne doit pas être la vôtre de pouvoir à nouveau le contempler! Voyez-le! Il est presque en lambeaux, il n'est plus guère qu'une loque, mais combien chère et combien glorieuse! Ses couleurs sont ternies, mais elles n'en brillent que d'un éclat plus incomparable, elles n'en flottent que plus fièrement au-dessus de ces plaines arrosées par un fleuve, le Rhin, dont nous, Français, nous avons maintenant la garde.

SOLDATS,

Nous allons rendre les honneurs à cette relique sacrée, devant elle vous allez défiler. En passant à sa hauteur, portez franchement vos regards vers lui, et criez lui tout votre amour. C'est la façon de saluer du soldat. En lui, c'est la France que vous saluerez, c'est son glorieux passé, c'est son avenir plein d'espérance.

Vous, les anciens, qui prîtes part à la grande épopée et fûtes, grâce à votre esprit de sacrifice, à votre bravoure, à votre indomptable énergie, à votre ténacité, les artisans de la Victoire, soyez fiers de votre œuvre.

A vous, les jeunes, incombe un devoir sacré, celui de maintenir intacts les fruits d'une victoire achetée au prix de si grands sacrifices, de tant de sang si généreusement

versé. L'occasion vous est donnée d'en faire aujourd'hui le serment en jurant de mourir s'il le faut, pour la défense de notre drapeau.

Au Drapeau !!!

Pendant ces 52 mois de luttes journalières, de combats géants comme l'Histoire du monde n'en avait encore pas enregistrés, le 2^e R. I. C. a participé à toutes les grandes batailles.

Reconstitué plus de dix fois, il a payé un large tribut évalué à environ 20.000 tués et blessés, dont 825 officiers.

Tous ont fait allègrement le sacrifice de leur vie, pour que leur chère Patrie, la belle France, continue à vivre dans une auréole toute de « Liberté » et de « Grandeur ».

Ils avaient tous la volonté de vaincre.

Morts! ils nous l'ont communiquée.

De l'Yser à Verdun, leurs mânes ont tressailli le jour de la Victoire.

La France est victorieuse!

Que les futurs marsouins du 2^e soient fiers de leur Drapeau! qu'ils pensent à ceux qui l'ont vaillamment défendu et qu'ils soient toujours prêts à se montrer dignes d'eux.





CITATIONS

obtenues par le

2^e Régiment d'Infanterie Coloniale au cours de la Campagne



Citation à l'Ordre de la IV^e armée
en date du 28 janvier 1916

S'est signalé depuis le début de la campagne par sa solidité et son endurance. Le 25 septembre 1915, brillamment enlevé par son chef, le lieutenant-colonel Morel, qui a été grièvement blessé, s'est emparé de cinq lignes de tranchées fortement organisées, se portant d'un seul élan jusqu'à des positions d'artillerie ennemie, faisant de nombreux prisonniers et s'emparant d'un matériel important. A tenu ensuite solidement le terrain conquis, sous un bombardement intense, et a donné une nouvelle preuve de son allant et de son énergie dans l'attaque du 29 septembre.



Citation à l'Ordre de la I^{re} armée
en date du 8 septembre 1918

Régiment d'élite qui a successivement prouvé ses brillantes qualités offensives et défensives, sur la Somme, sur l'Aisne, à Verdun et en Picardie. Sur la Somme, en septembre 1916, a brillamment enlevé tous les objectifs qui lui avaient été assignés et a su les conserver en dépit des violentes réactions de l'ennemi. Sur l'Aisne, en avril 1917, s'est emparé d'un seul élan de plusieurs lignes de tranchées allemandes et a montré une ténacité remarquable dans sa résistance aux violentes contre-attaques ennemies. Le 10 octobre 1917, après un bombardement de plusieurs jours, d'une violence inusitée, a réussi à enrayer par sa résistance achar-

née et ses contre-attaques, une vigoureuse offensive ennemie, donnant ainsi de nouvelles preuves de son indomptable ténacité et de l'esprit de sacrifice dont il est animé. En dernier lieu, le 23 juillet 1918, sous les ordres de son chef, le colonel Philippe, a enlevé, dans un magnifique élan, et par une manœuvre audacieuse, de solides positions ennemies. A atteint tous ses objectifs; a fait à l'ennemi plus de 300 prisonniers dont 9 officiers et lui a enlevé 4 canons, 6 minenwerfer, 38 mitrailleuses et un très abondant matériel de guerre.



Citation à l'Ordre du G. A. E.

en date du 24 octobre 1918

Superbe régiment (formé de ses bataillons organiques et du 69^e bataillon de tirailleurs sénégalais) qui a affirmé une fois de plus ses remarquables qualités manœuvrières au cours des opérations du 8 août 1918, sur l'Avre et du 12 septembre 1918 aux Eparges. Le 8 août, sous les ordres du commandant Boennec, a réussi à forcer le passage d'une rivière marécageuse et profonde, désespérément défendue par l'ennemi qui la considérait comme infranchissable, et s'est emparé de tous ses objectifs. Le 12 septembre, sous les ordres de son chef, le colonel Philippe, a donné de nouvelles preuves de son abnégation et de son courage en même temps que de son habileté en enlevant brillamment une forte position ennemie, justement réputée. Au cours de ces deux actions, a infligé de lourdes pertes à l'ennemi et lui a enlevé 6 canons de 150, 3 canons de 77, 1 canon de 65, un grand nombre de mitrailleuses lourdes et légères et un très abondant matériel.



Citation à l'Ordre de la II^e armée

en date du 25 décembre 1918

Magnifique régiment qui vient d'affirmer à nouveau ses superbes qualités militaires, d'esprit de sacrifice, d'endurance et d'habileté manœuvrière. Pendant la période du 3 au 9 novembre 1918, dans le secteur de Verdun-Nord, sous le commandement d'un chef énergique, le commandant

Bonnard, s'est porté dans des conditions extrêmement dures, à l'attaque des positions allemandes. A refoulé sans arrêt un adversaire supérieur en nombre, le chassant de positions puissamment organisées, en dépit de contre-attaques acharnées et de bombardements toxiques des plus violents. Fortement éprouvé lui-même, a brisé la résistance opiniâtre de l'ennemi et l'a rejeté définitivement des Hauts-de-Meuse, en lui infligeant de lourdes pertes et en lui capturant des prisonniers, 4 canons, un grand nombre de mitrailleuses et un matériel considérable.



